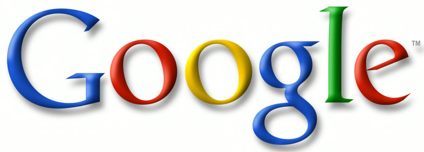
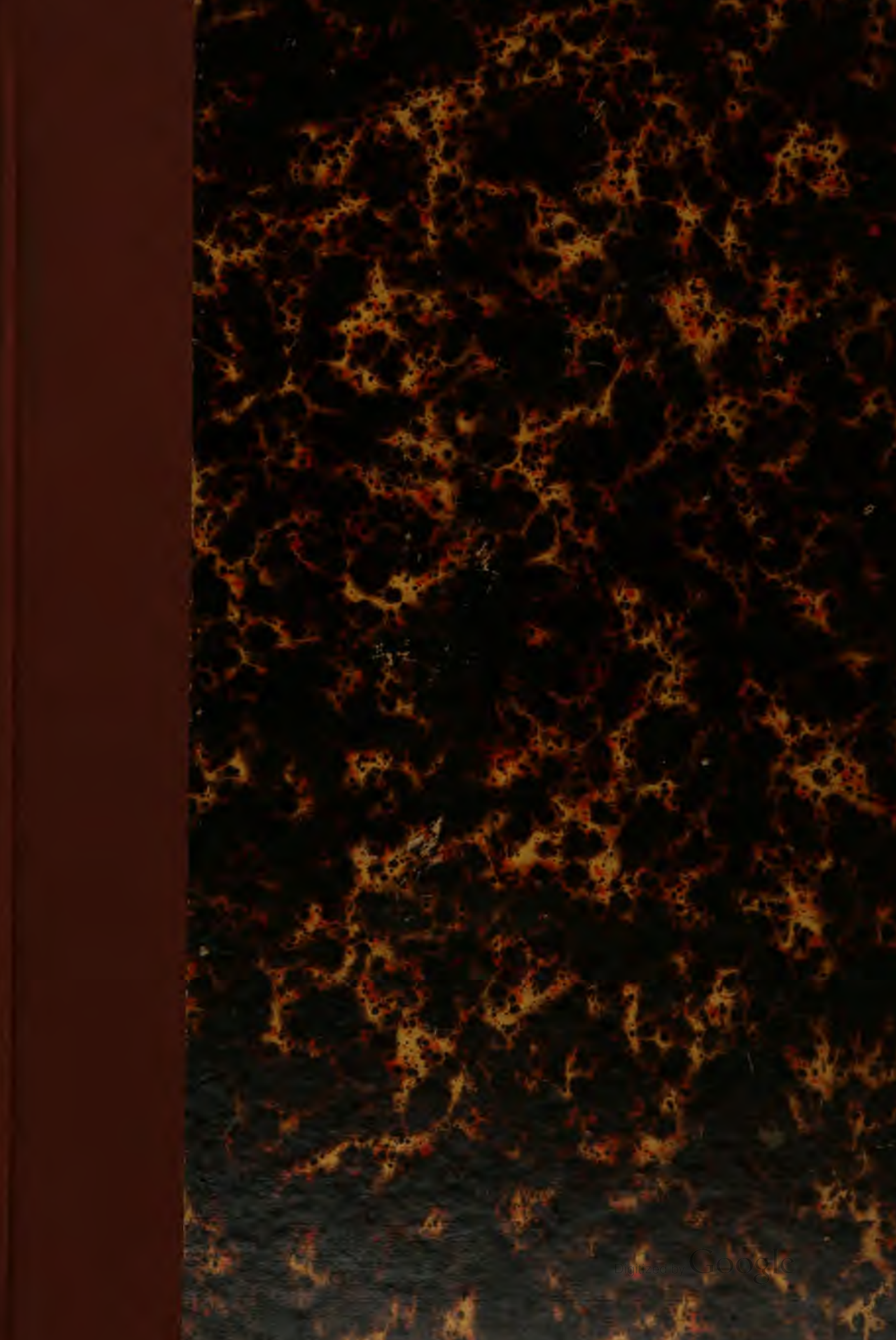





DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD


DEPT. HISTORY
OXFORD
OF ART



J.-B. ISABEY

SA VIE ET SES ŒUVRES

TYPOGRAPHIE E. PANCKOUCKE ET Cie
Quai Voltaire, no 13

J.-B. ISABEY

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR M. EDMOND TAIGNY

EXTRAIT DE LA *REVUE EUROPÉENNE*

PARIS

TYPOGRAPHIE E. PANCKOUCKE ET C[ie]

QUAI VOLTAIRE, Nº 13

1859

J.-B. ISABEY

SA VIE ET SES ŒUVRES

La mort a mis depuis plusieurs années un singulier acharnement à frapper les hommes d'élite qui personnifiaient encore, aux yeux de notre génération, les idées et les souvenirs des premières années de notre siècle. A peine si quelques-uns d'entre eux survivent, semblables à ces chênes respectés au milieu des taillis, pour marquer la valeur du sol qui les a portés. Parmi ceux qui restèrent debout les derniers, il en est un envers qui cette mort, d'ordinaire peu clémente, s'était montrée une fois presque oublieuse : ce vieillard, alerte, gai, qui, jusqu'à quatre-vingt-huit ans, conserva la double jeunesse de l'esprit et du corps, nous l'avons tous connu : c'est J.-B. Isabey, peintre en miniature.

Bien que son nom n'ait pas été de ceux qui illuminent une époque, il est peu d'hommes dont l'action individuelle ait tenu une place plus notable dans les souvenirs de l'époque impériale. Si sa fin n'a pas été de celles qui laissent un vide profond dans l'admiration publique, c'est que les contemporains de ses succès et de sa popularité avaient disparu avant lui. Depuis de longues années déjà l'homme survivait au peintre. Triste privilége, en effet, que l'extrême vieillesse qui condamne les réputations à s'éteindre en dehors du milieu qui les a produites ! Celui qui part le dernier ne trouve souvent en

face de sa tombe que l'indifférence ou la froide impartialité de l'histoire. Naturellement portée à se dégager de l'influence que l'esprit et les mille qualités secondaires qui rayonnent autour des natures supérieures exercent sur les contemporains, la génération nouvelle courrait risque de se montrer injuste si la critique, plus impartiale, n'avait pour mission de réagir à temps contre cette ingratitude, en se plaçant, pour apprécier le passé, sur le terrain même où les artistes ont vécu. Le rôle qu'a joué pendant le Directoire l'hôte habituel de la Malmaison, les positions diverses qu'il a occupées jusqu'à la Restauration, les transformations qu'il a fait subir à l'art de la miniature, assignent à Isabey un rang à part parmi les peintres de l'ère impériale. Aussi est-ce en nous reportant aux idées qui avaient cours à cette époque, en songeant aux vides que la Révolution avait laissés dans le domaine des beaux-arts, que nous aurons la raison de cette immense réputation dont le nom d'un simple miniaturiste fut entouré pendant vingt ans.

N'est-ce point déjà un fait remarquable en lui-même que cette destinée qui l'a fait naître assez tôt pour assister aux dernières splendeurs du XVIII[e] siècle, pour recueillir un rayon tombé des yeux de la plus charmante et de la plus infortunée des reines; de vivre assez longtemps pour voir la restauration de l'Empire, et Napoléon III tendre la main au vieil ami de la reine Hortense? Greuze s'éteint; la politique et ses déceptions attristent le génie de David; Prud'hon meurt presque méconnu; Géricault, à l'apogée de son talent; plus tard, Gros cherche dans la mort un refuge contre l'envie; tandis qu'Isabey, dont le pinceau se voua à reproduire tout ce qu'il y a de fragile et de passager ici-bas, les belles et les rois, les roses et les couronnes, survit seul à ces artistes éminents, comme si le destin voulût l'épargner jusqu'à ce qu'il eût achevé cette galerie de célébrités européennes dont Marie-Antoinette marque le brillant début.

Cette galerie européenne, qui ne l'a connue? Qui n'a eu entre les mains quelques-unes de ces pages charmantes où l'artiste écrivit avec son pinceau, pendant plus d'un demi-siècle, le commentaire vivant de la société française? Comment définir ces œuvres sérieuses ou légères, si diverses de forme et d'importance, dont la variété même défie toute énumération? Elles vivront, en dehors des souvenirs de famille qui s'y rattachent, par le côté historique qui les recommande à l'examen et à l'étude des biographes. Toutes les figures marquantes de

notre histoire contemporaine ont posé dans l'atelier d'Isabey; tout ce qui porta un nom illustre dans les arts ou dans la diplomatie, tout ce qui fut jeune et beau, tint à honneur de revivre sous sa main. Il sera le peintre accrédité de ces hommes de guerre qui, dans l'intervalle de deux campagnes, voudront laisser un souvenir que la mort peut demain rendre sacré, ou emporter quelque médaillon qui leur rappelle les traits d'une femme aimée; il sera l'homme assez adroit pour dissimuler sous un voile de gaze les défauts d'une taille dont les dentelles ne peuvent couvrir la vulgarité. Qui saura mieux que lui donner aux yeux ce vague qui fait rêver, à la bouche ce sourire animé qui fait parler l'esprit? Personne assurément. Aussi n'est-ce pas moins son incontestable talent qui l'élève au-dessus de ses rivaux, que cette heureuse fortune qui fait de lui l'arbitre du goût à une époque de résurrection sociale, et le représentant le plus connu de la peinture dans une cour où les grands faits politiques et militaires tendaient naturellement à diminuer le rôle des beaux-arts.

Son règne fut long. Ce fut le secret de sa nature ingénieuse, merveilleusement propre à toutes les évolutions de la mode et nourrie de bonne heure aux sources de cette ancienne école française sur laquelle les Moreau, les Cochin, les Greuze, les Fragonard, venaient de jeter un dernier éclat. Essentiellement peintre de *high life*, comme on disait en Angleterre en parlant de Lawrence, il sut, même en peignant les tribuns de la Convention, conserver à son style un certain cachet de distinction aristocratique. Si plus tard il s'enthousiasma pour l'école de David, l'influence du maître fut courte, et les leçons qu'il en reçut ne firent qu'ajouter à la délicatesse de son crayon la pureté du dessin, sans altérer en rien le caractère élégant de son talent. Les portraits du temps sont là pour témoigner des ressources de son esprit inventif et fécond; ils reproduisent avec une rare vérité les types consacrés par le goût du jour. A ce titre, les dessins d'Isabey, qui peignent en quelques traits les hommes de la Révolution et de l'Empire, sont d'un haut intérêt; ils servent de préface à l'histoire même; et le peintre souvent, par la finesse de sa touche, l'observation délicate des physionomies, a été l'historien le plus éloquent de ces modèles.

Nous croyons en avoir dit assez pour éveiller l'intérêt sur le nom d'Isabey. Une longue intimité avec l'artiste ne nous aurait pas depuis longtemps initié à l'histoire de sa vie, que nous

aurions pu puiser dans un grand nombre de correspondances et de notes rédigées par le peintre lui-même pendant les dernières années de sa vie, tous les documents nécessaires pour le suivre pas à pas dans les différentes phases de sa laborieuse carrière.

Ecrits avec la bonhomie d'un vieillard, dénués de toute prétention au style, ces souvenirs, dans la pensée du peintre, n'ont jamais été destinés à la publicité. Ce sont des papiers de famille dont le principal mérite est la fidélité; on y rencontre toujours l'homme, jamais l'auteur. Ils intéressent par leur naïveté même, par l'abandon avec lequel l'artiste raconte ses premiers déboires et par la modestie avec laquelle il parle de ses longs succès; on y sent le calme d'une conscience honnête, la satisfaction d'une vie utilement remplie; on y remarque, par-dessus tout, cette absence d'aigreurs et de récriminations, de jalousies ou de susceptibilités dont ne peuvent se dépouiller, même dans leurs derniers jours, ces organisations impressionnables et souvent maladives qu'on appelle les *artistes.*

I

Jean-Baptiste Isabey est né à Nancy le 11 avril 1767. Son père, Jacques Isabey, fils d'un maître d'école de Chatenais, petit village de Franche-Comté, avait quitté à quinze ans la maison paternelle pour venir se fixer à Strasbourg, puis à Nancy, où il se maria. Il eut sept enfants; deux vécurent, Louis et Jean-Baptiste, né le dernier. Une vieille tradition de la province disait que le septième-né appartenait au roi et venait au monde portant l'empreinte d'une fleur de lis. Nous avons entendu raconter à Isabey que dans son enfance il était souvent arrêté par les vieilles commères du quartier, curieuses de vérifier elles-mêmes le fait. Le père Jacques, un peu philosophe comme beaucoup de bourgeois à cette époque, se souciait médiocrement de cette croyance et n'entendait pas faire de son fils un soldat; il aimait les arts et voulait pousser ses enfants dans une carrière libérale. L'aîné, Louis, apprit le dessin, et Jean-Baptiste la musique. Mais la nature en avait autrement décidé. Louis arrachait souvent le violon des mains inexpérimentées de son jeune frère, tandis que Jean-Baptiste ramassait les crayons que son aîné laissait échapper avec découragement.

Homme sensé, le père Jacques comprit qu'il ne fallait pas violenter les vocations, et l'ordre d'étude fut changé à la grande satisfaction des deux écoliers.

L'éducation première que recevaient alors les artistes n'avait rien d'élevé, et la ville de Nancy, quelle que fût son importance, ne pouvait offrir, sous ce rapport, que des ressources restreintes. Le jeune Jean-Baptiste apprit cependant les règles générales du dessin et de la perspective. Ses premiers essais furent des devantures de cheminées, des paravents à la détrempe et des bannières à l'huile pour les cérémonies. Ces travaux d'un ordre inférieur demandaient une certaine dextérité de main et un genre d'invention qui ne furent pas sans utilité par la suite au futur ordonnateur des fêtes de la cour et de l'Opéra. Dans les derniers temps de son séjour à Nancy, il se livra à l'étude du paysage et de la miniature sous les auspices de Claudot, peintre estimé, qui avait la touche spirituelle de J. Vernet et de Girardet, auteur des fresques qui ornent l'hôtel de ville de Nancy, dont le nom se trouve classé parmi les miniaturistes de talent qui figurèrent à la cour du roi de Pologne. Sous la direction de ces deux maîtres, Isabey fit d'assez rapides progrès, et nous savons qu'à l'âge de seize ans il fut jugé capable de suppléer Claudot et de surveiller les travaux exécutés dans la salle de spectacle de Nancy et dans quelques châteaux voisins.

Notre intention n'est pas d'insister longuement sur les débuts du jeune artiste dans sa ville natale. En dépit de sa précoce facilité, on y parlait peu de lui vers 1785; tandis qu'on trouve dans les gazettes de 1780 un éloge pompeux de la façon dont son frère, alors âgé de quatorze ans, exécuta un concerto spirituel. Bien qu'il fût assez glorieux des succès de son aîné, le père Jacques ne désespéra pas de voir le cadet s'illustrer à son tour; il lui disait souvent : « Courage, Jean-Baptiste ! Qui sait? vous serez peut-être un jour peintre du roi ! »

Depuis la mort de Stanislas, le fantôme de cour qui avait accompagné cette ombre du roi s'était peu à peu dispersé ; le commerce et les arts, privés d'aliment, s'étaient alanguis dans la ville de Nancy. Le jeune peintre avait reçu de ses maîtres cette somme de connaissances premières et pratiques auxquelles s'arrêtent les organisations inférieures, mais qui ne font qu'irriter les facultés de ceux qui entrevoient au delà les mystères séduisants de l'art et de la renommée. Isabey était de ceux-là ; déjà il se sentait mal à l'aise sur le théâtre étroit de sa ville

natale, et commençait à éprouver ce besoin d'espace et de mouvement qui, lorsque les ailes poussent au talent, entraîne les artistes à répudier avec une sorte d'ingratitude le milieu dans lequel ils ont pris naissance. Comment aurait-il échappé d'ailleurs à ce prestige qui enveloppe, à distance, les horizons dorés de la capitale; à cet inconnu qui attire les esprits aventureux; à ce bruit lointain de la foule qui chatouille si délicatement les oreilles des ambitieux de vingt ans? Ses projets auraient cependant rencontré de nombreux obstacles, si une aventure de jeunesse n'en fût venue précipiter l'exécution. Le jeune artiste était amoureux... A cet âge, où la candeur des sentiments printaniers se mêle à la fougue de la jeunesse, tous les romans du cœur se ressemblent. Les préliminaires de l'amour, les projets d'avenir, l'enivrement des premières caresses nous mènent insensiblement à l'inévitable chapitre des déceptions. Le réveil vient vite. Le coup qui frappa le trop crédule amoureux, en lui montrant la perfidie de sa maîtresse, fut terrible. Mais son heureux rival était trop haut placé pour que la colère d'un enfant pût l'atteindre. Le père Isabey, imbu de la morale pratique que renferme la fable si connue du Pot de fer et du Pot de terre, ordonna à son fils de faire ses paquets, et cette tourmente décida de son départ pour Paris.

Laissons le peintre raconter lui-même les détails de son voyage :

Je me sentis le cœur bien gros lorsqu'il fallut quitter cette ville où tous les visages étaient amis, le toit paternel où les baisers d'une mère séchaient mes larmes. Compères et commères venaient me regarder et me disaient, en ouvrant de grands yeux : « C'est donc vrai, mon petit; vous allez moult loin? » C'était à qui me prédirait le plus de merveilles et de succès. La veille de mon départ, ma pauvre mère me fit asseoir près d'elle; elle me remit en pleurant une petite bourse contenant cinq louis de vingt-quatre francs. Cette pauvre femme cherchait à me donner le courage qui lui manquait. Je dormis peu la nuit qui précéda le grand jour de la séparation. A cinq heures du matin, mon père entra dans ma chambre; sa voix tremblait quand il me donna sa bénédiction. En sortant de la maison, j'aperçus une main qui soulevait le rideau de la fenêtre et m'envoyait un dernier baiser; c'était ma mère. Tous mes camarades s'étaient réunis pour me faire leurs adieux... puis, le coche s'ébranla; et, lorsque les dernières maisons de la ville natale eurent disparu dans la brume du matin, mon émotion, un instant comprimée, éclata en sanglots. Pendant les huit jours que dura mon voyage, je ne cessai de pleurer : je sortis de mon abattement en me trouvant dans la cour des coches, à Paris : c'était le 24 janvier 1785. — J'avais dix-huit ans!

Un fiacre me conduisit à l'hôtel du comte d'Helmestadt, rue Cassette. C'est là que je devais loger. Je remis au suisse une lettre de recommandation pour M. Bocquet, maître d'hôtel du comte. Je fus accueilli avec bonté et installé dans un petit réduit donnant sur les communs. Je me vois encore dans ma cellule de huit pieds carrés, avec ses murs blanchis à la chaux : un lit de sangle, une chaise de paille, une vieille table de sapin avaient eu de la peine à y entrer. Un petit miroir cassé pendait à la croisée, qui s'ouvrait sur une cour d'écurie. Je ne pus m'empêcher de sourire au milieu de mes larmes en contemplant cet objet de luxe et mon menton imberbe.

Cependant il fallait songer à l'avenir.—Me ferai-je peintre de marine? — La réputation de Joseph Vernet m'attirait; mais il n'avait pas d'atelier. —Irai-je trouver David?— Second désappointement : il venait de partir pour Rome avec son élève favori, Drouais, qu'il ne devait pas ramener : la mort interrompit cette naissante renommée que le tableau de *Marius à Minturnes* avait déjà rendue populaire. — Que devenir?—J'étais porteur d'une lettre de recommandation pour Dumont, mon compatriote, premier peintre en miniature de la reine. Je me rendis chez lui. Il habitait un bel appartement où tout respirait le luxe; je le trouvai enveloppé dans une robe de chambre bleu et or, coiffé et poudré à l'oiseau royal. Sa froideur me déconcerta. — Je ne puis rien faire pour vous, me dit-il : je ne prends pas d'élèves pour la miniature; mais je connais un atelier de modèles que je visite quelquefois le matin; si vous le désirez, je vous recommanderai à la personne chargée de recevoir.

Ce n'était pas la réception à laquelle je m'attendais. Faute de mieux, j'acceptai son offre et me rendis à l'atelier. Mais, tout en travaillant pour l'art, il fallait vivre et payer les frais d'installation. — Or, mes cinq louis se trouvaient réduits à deux. Je résolus d'imiter l'exemple de quelques condisciples qui se créaient, par des occupations accessoires, de modestes ressources. J'entrai tout de suite en relations avec un tabletier qui me commanda des couvercles de tabatières. C'étaient, pour la plupart, des copies de Vanloo ou de Boucher. Chaque médaillon m'était payé de six à huit francs sans l'ivoire. Comme il était encore de mode, à cette époque, de porter des boutons de la grandeur d'une pièce de cinq francs, sur lesquels on peignait *en camaïeu* des amours, des fleurs, des paysages, je me livrai à ce travail mercantile. Chaque sujet m'était payé douze sols. Je fis aussi quelques pastels pour un marchand de tableaux qui avait sa boutique sous la colonnade du Louvre. Ce personnage pratiquait une singulière industrie : il possédait une collection de portraits ébauchés, encadrés et numérotés, calculés pour tous les âges et toutes les professions. Quand un chaland se présentait, notre homme le regardait attentivement, consultait son catalogue, et disait au commis : « Numéro un, deux, trois ou quatre, série *beauté*. » — Quant aux numéros cinq et six, comme ils correspondaient aux types classiques, il prétendait que c'était *un four en commerce*. En revanche, quand il indiquait la série *laideur*, il abordait les numéros les plus élevés, disant avec sang-froid au patient : « Là, il n'y a point de limite. » Un peu peintre lui-même, il mettait les yeux en couleur, donnait quelques retouches, et l'on avait ainsi son portrait pour douze francs, sans avoir l'ennui de poser.

Ces petits travaux n'empêchaient pas le jeune artiste de faire aussi quelques miniatures; grâce à sa bonne mine, à son esprit insinuant, il parvint à se créer une sorte de clientèle parmi les bourgeois de la rue Saint-Denis. Tout le temps qu'il pouvait dérober aux soucis de la vie matérielle était employé aux études sérieuses du dessin, à des promenades dans les environs, à des lectures destinées à combler les vides d'une éducation littéraire un peu négligée.

Cette vie mêlée de traverses et de petits succès, de déboires et d'espérances, fut interrompue par une visite à Nancy où l'appelait une maladie de son père. De retour à Paris, Isabey trouva l'hôtel du comte désert; toute la maison était partie en voyage. Livré à ses propres ressources, inconnu au milieu de la foule, il sentit un grand vide autour de lui. Cette époque de sa vie paraît avoir été la plus rude, et, pour ainsi dire, l'heure critique où se décident l'existence et l'avenir des hommes sur lesquels les instincts énergiques triomphent de l'entraînement des mauvaises passions, compagnes ordinaires de la solitude et de la pauvreté. Mais cet abandon est peut-être une des lois de la Providence. N'est-ce pas, en effet, dans la concentration forcée des pensées et de la volonté que se trempent fortement les natures d'élite? Le jeune artiste apprit à ne compter que sur lui-même, et, chèrement achetée, l'expérience lui vint vite.

Fatigué cependant de cette solitude perpétuelle, il résolut de se rapprocher du centre de ses travaux. Renonçant à l'hospitalité du comte d'Helmestadt, il vint occuper la moitié d'une chambre qu'un de ses camarades d'atelier louait à raison de six francs par mois, dans les environs du Louvre. Au reste, à peine était-il installé dans son nouveau logis, qu'un hasard heureux vint le tirer de son obscurité et soulever un coin de ce rideau qui nous dérobe les mytérieux horizons de la renommée et de la fortune. Son camarade de chambre le menait souvent à Versailles, chez son père, attaché à la maison du marquis de Sérent. Par l'entremise de ce brave homme, Isabey fut proposé au marquis que la reine avait chargé de faire peindre les portraits des ducs d'Angoulême et de Berry : ces miniatures devaient être montées sur des tabatières, et offertes à la comtesse d'Artois, à l'occasion de sa fête.

Isabey va nous raconter lui-même les détails de son entrevue avec Marie-Antoinette, et la vie qu'il menait à Versailles en 1787.

Ce ne fut pas sans de vives appréhensions que je vins donner ma première séance. A la troisième, déjà, je pus croire, par les éloges de l'entourage, que la ressemblance des jeunes princes était satisfaisante. — Je m'absorbais dans mon travail, un des jours suivants, quand tout à coup on annonce la reine. — Il faut se reporter à ces temps monarchiques, tenir compte de mon jeune âge, du point de départ de mon existence, pour bien comprendre l'émotion profonde dont je fus saisi à la vue de cette belle et imposante personne chez laquelle la double souveraineté de femme et de reine se confondait si merveilleusement. Mes mains tremblaient; je ne pouvais reprendre mon travail; elle sourit et dit au comte d'Artois qui l'accompagnait : — Voilà donc, cher frère, ce jeune Lorrain dont vous m'avez parlé?

Je me sentis encouragé en reconnaissant que Monseigneur avait à l'avance parlé de moi. La reine vint s'asseoir à mes côtés, et mon orgueil s'épanouit en entendant les éloges qu'elle voulut bien donner à l'œuvre commencée. Comme elle se retournait pour causer avec le comte d'Artois, j'examinai à la dérobée cette beauté dont l'éclat formait alors le côté dominant; plus tard, elle acquit cette grâce touchante qui la rendit irrésistible. Le comte d'Artois, qui m'observait du coin de l'œil, se divertissait du trouble où j'étais plongé; il me frappa familièrement sur l'épaule et vint offrir la main à Marie-Antoinette. Sa Majesté se leva, embrassa les jeunes princes, et, en sortant, me dit avec bonté : — « Continuez, mon enfant; cela va bien. »

Trois jours après, je reçus l'ordre de me rendre à Trianon, où la reine me confia la copie d'un portrait peint d'après elle par Sicardi. Une séance me fut accordée pour quelques modifications de costume.

Alors je m'établis à Versailles, où l'on m'appela bientôt le petit peintre de la cour. Ma vie devenait plus gaie; le cercle de mes succès s'élargissait : déjà se réalisait une partie des prédictions dont mes vieilles amies de Nancy avaient salué mon départ.

Souvent j'allais le soir au théâtre; j'y avais mes entrées, grâce à la protection des peintres décorateurs. Je m'étais lié avec des pages et des gardes du corps, jeunes comme moi, et aimant le plaisir. Pour rien au monde je n'eusse manqué les bals costumés qui faisaient fureur à cette époque. La reine prit envie d'assister à l'un d'eux : il se donnait au grand théâtre. Comme il arrive toujours en pareil cas, le secret ne fut pas si bien gardé que chacun ne sût la nouvelle; c'était une invitation indirecte faite à la galanterie du temps, et tout le monde se mit en frais pour la fête.

La comtesse de Calignac, à qui je donnais des leçons de dessin, paria avec Mme de Simiane que, sous des vêtements de femme, elle me mènerait à cette mascarade où je passerais pour une de ses amies. Nouveau Chérubin, je fus livré aux mains des caméristes de la comtesse. Grâce à mon menton imberbe, à mes joues roses et à ma petite taille, l'illusion était, jusqu'à un certain point, possible.

J'arrive au bal escorté d'un cavalier habillé en garde du corps, tandis que je me cache sous un domino rose. En entrant dans la salle, je joignis Mme de Calignac, ainsi qu'il était convenu. Elle me dit à l'oreille d'entrer dans une loge touchant aux avant-scènes et occupée par MM. les pages. La vue d'une femme dans la loge de ces messieurs fit sensation; tous les yeux se portèrent de ce côté. Après quelques mi-

nutes d'un dialogue fort animé d'où je sortis à mon honneur, la porte de la loge s'ouvrit, et la comtesse, m'offrant le bras, m'entraîna pour intriguer la reine, disait-elle. Je la suivis; mais je jugeai, par l'accueil que me fit Sa Majesté, qu'elle était prévenue de mon déguisement et voulait s'en divertir. Je jouai cependant de mon mieux mon rôle d'ingénue et de dupe : je pouvais ignorer absolument le rang du domino qui m'agaçait. Invité à ôter mon masque, je le fis, et l'air modeste avec lequel je portais la poudre, le bouton de rose et les deux longues boucles qui complétaient ma coiffure, excitèrent l'hilarité de la reine et de la princesse de Polignac qui l'accompagnait. En ce moment, Musson, peintre estimé, mystificateur par excellence, était à deux pas de nous costumé en père nourricier; d'un coup d'œil il me reconnut, et, ne pouvant supposer le rang des dominos avec lesquels je m'entretenais, il m'adressa une vigoureuse apostrophe, en soutenant que je faisais partie de la collection d'enfants qu'il avait en sevrage, que je m'étais échappé, et qu'il allait me remettre en lisières. Un peu grisé par le bruit, les lumières et ma singulière situation, voyant Musson s'avancer vers moi, sans hésiter, je pris le parti le plus bouffon : relevant de chaque côté les pans de mon domino de satin rose, de mes bras et de mes jambes j'enlaçai la colonne de l'avant-scène, près de laquelle nous étions; j'y grimpai avec la dextérité d'un chat, et ce fut aux exclamations générales que je m'échappai par une loge des premières; une fois hors d'atteinte, je n'osai m'interroger sur la violation des lois d'étiquette dont je m'étais rendu coupable, et je remis ce souci au lendemain. Je dirai tout de suite que M[me] de Calignac me rassura : convaincue que j'ignorais son auguste présence, la reine n'avait vu que le côté plaisant de ma conduite.

Après ma fugue ascensionnelle, j'avais promptement changé de domino, afin de pouvoir de nouveau prendre part à la fête. Ce bal est demeuré dans ma mémoire comme une des belles nuits de cette époque frivole et charmante. Tous les rangs se trouvaient confondus dans cette foule parée, et nul ne se révoltait contre l'égalité passagère que le plaisir fait naître. Ici un marchand de chansons débitait des couplets en l'honneur de la famille royale; à côté, un sorcier mêlait à sa bonne aventure des saillies indiscrètes que la malignité publique renvoyait promptement à leur adresse. Un groupe s'était formé autour de Musson, qui, en ce moment, tenait par le bras Rousseau, le statuaire, remplissant le personnage de nourrice, avec un tablier dont l'ampleur masquait sa taille épaisse; et devant eux se tenait Fourneau, employé des finances, qui avait revêtu d'un bourrelet et de tout l'attirail enfantin une stature gigantesque. La scène la plus bouffonne avait lieu entre ces trois personnages, les plus gais et les plus spirituels de cet heureux temps. Les rires de la foule qui se pressait autour d'eux excitaient leurs piquantes reparties, quand tout à coup, avisant un grand nombre de Turcs qui, sans doute pour soutenir le caractère de l'habit, restaient froids au milieu de l'entrain général, Musson, donnant le mot à ses compagnons, s'écria : « Messieurs, la tabatière du comte d'Artois vient d'être volée! »—Et les deux autres de répondre : « Un Turc est soupçonné. La police est sur les traces... » — En une seconde, et comme par un coup de baguette magique, tous les turbans disparaissent. Un grave pacha demeurait seul à sa place, donnant

le bras à un élégant domino couvert de dentelles, et qui, sous le loup, laissait éclater un rire perlé. Je regardai attentivement les deux masques, et je reconnus que je ne me trompais pas, en entendant la dame dire au Turc : « Allons-nous-en, car la mystification de Musson a si bien réussi que vous seriez soupçonné de vous être volé vous-même. » — C'étaient la reine et le comte d'Artois.

Nous avons cité à dessein cette anecdote, parce qu'elle nous paraît rendre d'une façon piquante les mœurs de la cour du dernier siècle, et qu'elle peint Isabey au naturel. Tous ceux qui l'ont connu, en effet, ne peuvent manquer de se rappeler cette prodigieuse agilité qu'il tenait d'une nature rompue à tous les exercices du corps, et dont il savait merveilleusement tirer parti pour donner de l'originalité à sa conversation, en y joignant la physionomie et le geste. Le mouvement était une loi de son organisation; ne l'en plaignons pas, car il lui dut de conserver jusqu'à ses derniers jours la double jeunesse du corps et de l'esprit.

Nous retrouvons encore dans les notes d'Isabey sur son premier séjour à Versailles, l'origine de ses rapports avec Robert.

C'est de là, dit-il, que date mon intimité avec Robert, peintre de paysage, homme de talent et de ressources. Je commençai à travailler sous sa direction au château de Beauregard, qui appartenait alors au comte d'Artois. C'est à Robert qu'on doit principalement attribuer l'introduction en France des parcs anglais. Ce ne fut pas sans de vives controverses qu'on parvint à rompre avec les routines traditionnelles; mais il était écrit que tout ce qui tenait au grand siècle de Louis XIV allait disparaître en même temps : la majesté du trône et la majesté des jardins. Le Nôtre était vaincu. Les ifs et les charmilles firent place à des bosquets naturels, à des allées sinueuses; les labyrinthes à des pelouses et à des corbeilles de fleurs : ce que les parcs perdirent en style et en grandeur, ils le gagnèrent en élégance. Robert avait infiniment de goût : il transforma complétement Beauregard, et commença l'œuvre que devait continuer, quelques années après, avec un égal succès, Berthaud, architecte, dessinateur des jardins de la Malmaison.

Les autres particularités qui signalèrent le séjour du jeune peintre à Versailles ne méritent pas qu'on s'y arrête. La vie qu'il était obligé d'y mener avait épuisé ses ressources; les plaisirs absorbaient son temps. Il comprit qu'il ne pouvait pas toujours patiner avec Saint-Georges, ou frayer avec les gardes du corps; c'eût été manquer à cette sagesse et à cette modération qui formaient un des traits distinctifs de son caractère,

que de ne pas revenir à Paris pour se livrer de nouveau au travail.

Avant son séjour à Versailles, il avait été présenté à David, qui, à son retour d'Italie, avait obtenu du comte d'Angevillers un atelier au Louvre. C'est là que la foule se pressait autour du tableau des *Horaces*. Isabey avait déjà reçu les conseils et les encouragements du maître; il se dérobait quelquefois à sa vie mondaine pour venir le voir à Paris. David ne dissimulait pas ses craintes, en le voyant lancé si jeune dans un monde brillant, où les succès et les flatteries émoussent le talent. Il lui reprochait de ne pas tirer parti de ses heureuses dispositions, et le poussait vers des études plus sérieuses qui le mèneraient à la peinture d'histoire. Isabey reconnaissait la justesse de ces observations, mais un sentiment mêlé de réserve et de fierté l'empêchait d'avouer que les portraits étaient alors sa seule ressource pour vivre.

Un matin, David le fit demander dans son cabinet. « Jeune homme, lui dit-il, tu es un cachotier; j'ignorais ta position : je te défends désormais de payer tes mois d'atelier. » Puis il ouvrit son secrétaire, lui offrit cinq louis en ajoutant : « Tu entends? lorsque tu seras gêné, viens me trouver, tu as un ami. »

On se plaît à citer de pareils traits; ils honorent à la fois celui qui reçoit et celui qui donne : sous une rude écorce, David cachait un cœur excellent, une généreuse délicatesse. Il pouvait réclamer une place dans cette classe des grands artistes d'autrefois qui considéraient leurs élèves comme les membres d'une famille auxquels ils devaient assistance aux jours de besoin, et protection aux heures de danger.

M. Delécluze, dans son consciencieux travail sur David et son école, a laissé peu de chose à dire après lui. Nous ne nous arrêterons donc pas aux détails que nous retrouvons dans les notes qui sont sous nos yeux; écrites de longue date, les anecdotes qu'elles contiennent ont depuis été publiées. Dans le cours de cette notice, nous aurons d'ailleurs l'occasion de retrouver David mêlé à la vie d'Isabey. Il nous suffit de constater comment s'établirent des relations affectueuses entre l'auteur des *Horaces* et le jeune miniaturiste, relations qui furent l'origine des amitiés formées entre lui et les élèves les plus marquants de l'atelier de David, Gros, Gérard, Girodet et Guérin.

Souvent ces artistes faisaient en compagnie de joyeuses ex-

cursions dans la campagne aux environs de Paris. Ce fut ainsi qu'Isabey et Gérard, un jour à Montmorency, s'amusèrent à peindre l'enseigne du traiteur chez lequel ils s'étaient arrêtés. L'enseigne existe encore : elle est à double face et représente deux chevaux blancs. Ce traiteur s'appelait *Leduc*, nom qui faillit lui coûter cher pendant la Terreur. Un ami l'apercevant lui cria de loin : « Hé! Leduc, te voilà! » Aussitôt le pauvre aubergiste fut arrêté, et quoiqu'en se défendant, rien d'aristocratique ne perçât dans son langage, si, dans la foule, il n'eût été reconnu, il aurait sans doute été victime de cette flatteuse erreur.

II

Nous touchons à la fin de l'année 1788, à cette époque d'enthousiasme généreux qui précède les grandes crises politiques, et qui en cache souvent aux yeux des plus clairvoyants même la portée et l'issue. Trop jeune pour avoir des opinions arrêtées, trop intéressé au maintien des choses actuelles pour se mêler aux événements du jour, Isabey assistait aux préliminaires de la Révolution avec un mélange de curiosité et de tristesse, comprenant instinctivement qu'on marchait trop vite pour marcher droit.

En effet, qu'allaient devenir les arts dans ce naufrage des élégances sociales? Isabey voyait ses protecteurs de Versailles désormais impuissants; déjà les commandes de portraits diminuaient; la nécessité frappait à la porte de l'atelier... Le découragement s'empara un instant du jeune artiste.

Pouvait-il en être autrement au spectacle des événements qui se précipitaient fatalement pendant le cours de ces longues et rapides années de 1789 et de 1790? Pour traverser avec plus d'union ce temps de misère, Isabey, le musicien, avait associé sa fortune à celle de son jeune frère. Jugeant que Paris n'était plus un lieu propre à leurs travaux, les deux artistes résolurent de revenir dans leur ville natale, et de s'y livrer, dans la retraite, au travail, en attendant le retour de jours meilleurs; mais au moment de franchir la barrière, la voiture qui les emmenait fut arrêtée, et les voyageurs conduits à l'hôtel de ville. Il fallut s'expliquer : à titre d'artiste, et sous le prétexte spécieux d'affaires de famille, on permit à l'un des deux Isabey

de continuer son voyage. Jean-Baptiste se dévoua, et reprit tristement le chemin de son logis devenu solitaire.

S'il eût quitté Paris, que fût-il advenu? En songeant à ces petits contre-temps, à ces circonstances infimes qui influent d'une manière décisive sur nos résolutions, l'esprit est naturellement porté à interroger le sort. Qui n'a suivi et développé avec intérêt les chances d'un voyage remis, d'un amour rompu, d'un mariage manqué? Ferons-nous de l'homme devenu mondain par excellence, et portraitiste délicat de toutes les célébrités de son temps, un bourgeois artiste, peignant par fournées successives toutes les familles aisées de Nancy, puis égayant par son humeur joyeuse les noces, les baptêmes de la ville, allant même jusqu'à s'intéresser activement au merveilleux produit de son pays, ces confitures de mirabelles qu'une épouse modeste aurait confectionnées?

Non. Le sort respecte ceux qui doivent arriver; aussi voyons-nous l'énergie succéder promptement à l'abattement dans les confidences intimes auxquelles le peintre nous initie.

Une veine nouvelle de travaux, écrit Isabey, se rencontra : elle surgit des malheurs mêmes de l'époque. Je me mis en campagne, offrant mes services à toutes les âmes en peine. Je baptisai ainsi mes œuvres nouvelles du titre de *portraits de consolation*. Tantôt une mère voulait, en émigrant, rassembler dans un même médaillon les traits de ses chers enfants; souvent aussi, dans une courte séance, un double souvenir devait être échangé. Que de fois j'assistai à ce don mutuel de l'amour, suivi d'une cruelle séparation! L'absence ne devait durer qu'un mois, disait-on. Hélas! n'était-ce pas toujours d'éternels adieux! Parlerai-je de la véhémence de mon émotion lorsque le hasard me faisait retrouver, dans les listes d'exécution, le nom d'une de ces têtes adorables dont, la veille, j'avais essayé de reproduire la beauté, et dont le dévouement délicat, le courage d'amour, m'avaient laissé un ineffaçable souvenir!...

J'étais peu payé et je ne l'étais pas toujours. Une banqueroute d'une vingtaine de louis a pris les proportions d'une catastrophe; le soir où je devais toucher cette somme impatiemment attendue, j'avais donné rendez-vous à tout mon petit monde de créanciers : hélas! j'avais compté sans mon débiteur; la veille il avait émigré.

La triste figure que je fis devant mes fournisseurs à cette nouvelle émut ces braves gens; ils me quittèrent sans rien exiger, me laissant le temps nécessaire pour me procurer de nouvelles ressources, et poussant la générosité jusqu'à m'ouvrir un nouveau crédit. Voilà qui tient du merveilleux, j'en conviens. Ce sont les chances de la jeunesse; elles forcent les sympathies par la bonne foi, la gaieté et la confiance. A ce même temps, une brave femme, prise d'un sentiment maternel à mon endroit, me blanchissait coquettement mon linge, remettant le payement à des jours plus fortunés. Elle me protégea, et je lui

dus un travail assez lucratif qui contribua à me donner quelque réputation. Je fus présenté par elle à un de ses clients, éditeur en librairie, qui venait d'entreprendre la biographie des membres de l'Assemblée constituante ; il désirait faire précéder l'ouvrage d'une collection de portraits. La plus grande partie de cette tâche me fut confiée.

Installé au réfectoire du couvent des Capucins, j'attendais, comme dans une souricière, les députés qui, au sortir de la séance, défilaient tous devant moi à tour de rôle. Ainsi je fis connaissance avec le plus grand nombre des hommes célèbres de la Révolution. J'exécutai alors deux cent vingt-huit portraits payés chacun six francs. Tout est relatif; car ces six francs me semblaient alors plus précieux que les billets de banque dont le même travail fut plus tard rétribué.

On rencontre encore dans quelques collections particulières, et à la bibliothèque, quelques-uns de ces portraits dessinés généralement à la manière noire. La plupart sont des profils précieux pour l'histoire; ils produisent fidèlement le caractère de l'époque. Isabey fut aidé dans ce travail par Moreau, Labadie et Alexandre Duval, peintre alors, et devenu dans la suite poëte et auteur. Cette particularité nous a été communiquée de vive voix par Isabey, et nous en retrouvons la confirmation dans le passage d'une lettre qui lui est adressée par Duval, et qui est ainsi conçue :

« Je t'envoie, mon vieil ami, M. Perrin, capitaine du génie, fils de notre ancien ami Perrin, élève de Dumont, qui faisait avec nous des portraits de députés : tu dois te le rappeler. »

Au plus fort de la Terreur, le jeune artiste se prit à songer au mariage. Il osa associer une compagne à sa vie problématique. Les soucis de l'heure présente ne pouvaient abattre sa robuste foi en l'avenir. La riante perspective d'un amour heureux qui, à vingt ans, inonde le cœur; cet impérieux besoin de se dérober aux tristesses de chaque jour, expliquent cette tendance matrimoniale qui se concilie ainsi avec les mœurs révolutionnaires. On l'a souvent remarqué, d'ailleurs, un des côtés caractéristiques de l'époque était l'imprévoyance : celle du cœur et celle de la raison. Ainsi sont éclos les actes les plus téméraires de la vie publique.

Ce fut par le roman qu'Isabey entra dans le mariage. Il rencontre un jour dans la rue une jeune personne conduisant un vieillard aveugle. L'air de douceur de la jeune fille, sa grâce, impressionnent l'artiste. Il la suit, et la voit entrer chez un notaire où travaillait M. Baillot, devenu depuis pair de France, et qu'il connaissait. Par lui il apprend que celle qui l'intéressait habitait Meudon, et que sa sœur aînée avait épousé l'architecte de Mesdames de France. Aisément notre amoureux lia con-

naissance avec le vieillard. Une fois admis dans la maison, les jeunes gens furent promptement d'accord. Le père fit bien quelques difficultés : il n'était pas riche, et le futur ne possédait rien; mais faisant parler haut son amour, Isabey démontra qu'à défaut de dot il avait les ressources d'un talent connu déjà. En effet, il figurait à l'exposition du salon de M[me] Lebrun, et ses miniatures, ses études au crayon avaient été fort remarquées. Guérin vantait ses ouvrages; son nom était cité avec éloge dans les journaux. Tout cela valait une fortune.

De nouvelles commandes justifièrent bientôt la présomption d'Isabey. Son beau dessin de *la Barque*, dont nous parlerons plus tard, ses études à la manière noire, gravées à cette époque dans le goût des œuvres anglaises, rendirent son nom très-populaire. Les autorités du jour vinrent à lui. Parmi les héros de la Convention, plusieurs prétendaient à l'élégance : ils étaient fiers de leur beauté, et voulaient passer à l'immortalité, sous le pinceau du peintre le plus en renom à cette époque. Barrère, Saint-Just, Collot-d'Herbois posèrent successivement devant lui. Couthon vint à son tour. Il fallait se rendre chez lui; le tribun était cul-de-jatte comme le conteur Scarron. Il habitait un appartement presque somptueux; fort recherché dans sa mise, il mettait un grand soin de politesse dans le choix de ses expressions, n'employant jamais le terme de citoyen et ne tutoyant personne. Assis sur un fauteuil roulant, tout en posant, il caressait un petit épagneul qui dormait sur ses genoux. Couthon avait alors quarante-cinq ans. Son beau visage, son air de bonté inspiraient la confiance. L'artiste parlait de sa position, de sa jeune femme, du bonheur qu'il aurait à revoir sa belle Lorraine. « Moi aussi, répondait Couthon, je n'aspire qu'au jour où je retournerai dans ma belle province; là, au sein de ma famille, entouré des habitants qui m'aimeront, je deviendrai leur père, l'arbitre de leurs différends... » Et le fougueux conventionnel se livrait au charme d'une églogue fantastique; à l'entendre, on eût vraiment cru que la Révolution n'avait été pour lui qu'un moyen. Le 8 thermidor Couthon parlait ainsi!

Tout en exécutant les portraits, Isabey ne négligeait pas les études plus sérieuses; sa secrète ambition était d'aborder la peinture d'histoire. Il avait remporté plusieurs médailles académiques; il songeait à concourir pour le grand prix, soutenu par l'amitié de Dumont et de Sicardi. Cependant il y renonça de lui-même : un propos de Mirabeau en décida. — Ayant eu

quelque temps avant sa mort la bonne fortune de reproduire les traits de l'illustre orateur, celui-ci causait avec son peintre, et s'inquiétait de ses projets et de ses espérances. Isabey lui exprima franchement sa velléité de grande peinture à l'huile. — « Mon jeune ami, lui avait répondu Mirabeau, continuez à faire ce en quoi vous excellez; croyez-moi, il vaut mieux illustrer un genre que d'occuper un rang secondaire dans un genre illustre. »

Bientôt le peintre dut s'applaudir de sa résolution. Ce fut peu de temps après que David, entouré des membres de l'académie, dit, en regardant de grandes miniatures qu'Isabey avait exposées : « Je ne sais pas, ma foi, si c'est à l'huile ou au vinaigre; mais, certes, c'est de la belle et bonne peinture. » Par un jeu de mots, David avait porté un jugement solide (1). Nous ne quitterons pas David sans citer une anecdote qu'Isabey aimait à raconter. Durant la Terreur, David lui disait souvent : « Tu n'es pas patriote, toi; tu n'es jamais venu à une de nos séances. Viens donc me prendre, je te ferai entrer aux Jacobins comme affilié. » Pour ne pas contrarier son maître, Isabey céda à son invitation. — Laissons-le parler.

J'avais pris, dit-il, le costume de rigueur : houppelande à collet rouge, veste dite *carmagnole*, casquette et cocarde tricolore. En entrant, comme mot de passe, David répéta : « Le frère est avec moi. » On nous remit des papiers imprimés. Ne perdant pas de vue mon patron, la tête haute, fronçant les sourcils pour m'*enfaroucher*, j'allai m'asseoir à une place qu'une sorte d'huissier m'avait désignée. J'étais un peu ému, mais je le devins bien davantage quand je vis un membre de l'assemblée monter à la tribune, d'où il s'écria d'une voix de tonnerre : « Mes frères, nous avons un traître parmi nous! » — Tremblant, je crus sentir tous les regards tomber sur moi; je ne respirai qu'en entendant nommer Drouet, le maître de postes de Varennes. En ce moment, je l'avoue, l'amour du prochain fit défaut : je fus enchanté de n'être pas à la place du citoyen-frère Drouet. Profitant d'un moment d'agitation, je m'esquivai. Le lendemain, je confiai au grand peintre la frayeur que j'avaie eue.— « Ah! ah! s'écria David en riant, tu te sentais morveux! »

(1) Isabey travailla à quelques tableaux de David. Je me souviens que, me promenant un jour avec Isabey au Louvre, il me montra le tableau de *Pâris et Helène*, en me disant que presque tous les détails du fond et le dessin de l'architecture étaient de sa main.

III

Nous sommes à une époque où l'art a tenu moins de place dans la vie d'Isabey, mais où l'emportement des plaisirs a laissé de vifs souvenirs : nous voulons parler du Directoire; son existence pendant cette période de trois années qui s'écoula depuis la chute de la Convention jusqu'au Consulat, fut celle d'un homme recherché partout, et que la société traitait en enfant gâté. En un mot il fut à la mode.

Étranger aux luttes des partis qui s'arrachaient les lambeaux d'un pouvoir éphémère, il se trouva, par son humeur facile et enjouée, son esprit ingénieux en divertissements, son ton excellent, le favori des salons. On voulait oublier, s'étourdir..... Alors la danse et la musique régnèrent à leur tour. L'habitude de la bonne compagnie, contractée au début de sa carrière, mit Isabey à la tête du parti de la réaction contre le sans gêne des mœurs révolutionnaires. S'il tomba, comme les petits-maîtres du temps, dans une exagération qui, de notre point de vue, peut sembler puérile, il faut l'imputer à l'époque même où l'on était. C'était une sorte de courage d'opposer les souvenirs du passé aux exigences des idées nouvelles. Le jeune peintre porta avec bonheur le costume d'incroyable et celui de muscadin. Jeunesse, amourettes et succès se sont tellement associés dans sa pensée à ces divers déguisements, un peu burlesques aux yeux de notre génération, qu'il en a toujours discuté le bon goût avec vivacité. Il avait un faible très-marqué pour cette partie de sa vie; jusqu'à sa mort même, il a gardé, dans la coupe de ses habits et dans ses allures, quelque chose de coquet et d'apprêté qui sentait l'ancien camarade de Garat et le rival de Trénis. Ceux qui l'ont connu ont pu apprécier comme nous l'influence que l'époque du Directoire a exercée dans ses habitudes. Il se croyait toujours dans les salons de la belle Mme Tallien; auprès de Mme de Montesson ou de Mme de Staël; et les meilleurs dîners de Cambacérès ou du prince de Talleyrand n'ont pu lui faire oublier les soupers de Barras, de Gohier ou de la Revellière-Lepaux.

De 1796 à 1797, il lia connaissance avec Mme Campan. Lors-

que celle-ci fonda une maison d'éducation à Saint-Germain, elle offrit naturellement à l'homme qui avait le plus de réputation la direction des classes de dessin. Cette relation eut une grande influence sur l'avenir d'Isabey. C'est ainsi qu'il connut Mlle Hortense de Beauharnais et son frère Eugène, qui habitait une pension voisine dirigée par M. Mestro.

Pour conserver le caractère anecdotique des notes qui sont sous nos yeux, nous préférons copier le récit que donne l'artiste de son séjour à la Malmaison. Il fera mieux comprendre la nature des relations qui s'établirent alors entre la famille Bonaparte et lui.

Parmi les nombreuses élèves qui suivaient ma classe de dessin, chez Mme Campan, aucune ne m'inspira plus d'intérêt que la jeune Hortense de Beauharnais. Je le lui témoignai, et devins bientôt l'ami de Mme Bonaparte. Dans mes fréquents voyages à Saint-Germain, souvent elle me confiait ses enfants pour les emmener ou les reconduire en pension. Ceux-ci m'aimaient beaucoup, parce qu'ils s'amusaient en ma compagnie, et que je consultais leur goût dans le choix des distractions que je m'efforçais de leur offrir.

Mme Bonaparte habitait alors la petite maison de la rue Chantereine qui avait appartenu à Talma; mais le général, qui, un peu par calcul, désirait la solitude, voulant d'ailleurs se soustraire à la curiosité et aux importunités des solliciteurs, parla d'acheter une campagne dans les environs de Paris. L'ayant ouï dire, Mme Lecoulteux, avec laquelle j'avais de fréquents rapports d'intimité, me chargea de faire des ouvertures à Mme Bonaparte au sujet d'une propriété qu'elle possédait près de Ruel. Celle-ci consentit à la visiter; je l'accompagnai, et l'acquisition de la Malmaison fut faite sur l'heure même.

Le château était loin de réunir les conditions d'élégance et de confortable que pouvait désirer la femme du général en chef de l'armée d'Italie : les pièces étaient à peine meublées, et les murs dans un état de délabrement déplorable. Cependant, grâce au bon goût de la châtelaine, au talent de Fontaine, les choses furent mises assez vite dans un état présentable. Berthaud fut chargé de remanier le parc, et en fit un petit chef-d'œuvre qui justifia pleinement la réputation de l'ancien élève de Robert.

Au retour de la campagne d'Italie, le vainqueur d'Arcole et de Lodi vint s'installer à la Malmaison. Il trouva le château restauré, et établit dans sa nouvelle demeure le train qui convenait à son rang. Les salons furent remeublés, la cave bien montée, les écuries, la livrée mises sur le pied convenable pour recevoir la bonne compagnie qui commençait à se grouper autour du pouvoir nouveau. L'intimité fut restreinte dans les premiers temps du retour du général; mais comme il avait rapporté d'Italie le goût des spectacles et des charades, il se mêlait volontiers à nos divertissements. Il affectionnait particulièrement les rôles tragiques, qui, selon lui, convenaient mieux à sa voix sonore, et à sa figure maigre et expressive. Sa danse favo-

rite était *la monaco* : du moins, disait-il, c'est un exercice salutaire. Nos charades étaient jouées, sans aucun apprêt, derrière des paravents; des châles, tout ce qui tombait sous la main, constituaient nos ressources en costumes et accessoires. Ce ne fut qu'au retour de Marengo que nous abordâmes la comédie sérieuse, et qu'une salle de spectacle fut construite à cet effet. Nous jouâmes successivement *le Barbier de Séville ; Crispin rival, les Fausses confidences, le Collatéral, l'Impromptu, la Gageure, l'Avare, les Plaideurs,* etc. Je cite ces pièces pour donner une idée des ressources de notre troupe. Nos directeurs étaient M[lle] Hortense et son frère Eugène de Beauharnais; nos maîtres, Talma, Michot, Fleury et M[lle] Mars.

Là, j'exécutai le premier portrait en pied du général Bonaparte. Du matin au soir, je le voyais se promener solitairement dans le parc, les mains derrière le dos, absorbé dans ses conceptions; il me fut aisé de saisir son expression pensive et la physionomie de sa tournure. Ce portrait terminé, je le présentai au général : la ressemblance lui en plut ; il me félicita surtout de pouvoir travailler ainsi sans faire poser mon modèle.

Les séjours que le général faisait parmi nous n'étaient pas de longue durée. Parfois il a pu désirer le repos, mais il ne savait pas le goûter. Ce fut pendant cette apparence d'inaction que la campagne d'Égypte fut résolue. Désigné pour l'accompagner, Eugène voulait absolument que je fisse partie de l'expédition; mais ce projet n'eut pas de suite et je dus demeurer. . . . .
. . . .

Le retour du vainqueur des Pyramides ne modifia pas sensiblement nos habitudes d'intimité ; seulement, dès qu'il était présent, invinciblement tout ramenait autour de lui les idées guerrières. Je vois encore, comme si j'y assistais, un déjeuner champêtre qu'on nous servit sous les beaux ombrages du parc, une matinée de printemps. Un ton de badinage y régnait ; on projetait des jeux innocents à la mode dans le grand monde d'alors. Nous sommes interrompus par l'approche d'un grenadier tenant une lettre à la main pour le général. « Ah! dit celui-ci en examinant attentivement le militaire, nous nous sommes vus là-bas. N'étais-tu pas un des braves qui, devant Aboukir, gardaient une batterie d'où ils ont été culbutés? Vous étiez cinq. Ton nom est Joly, je m'en souviens; c'est toi qui m'a remis trois sabres que m'envoyait Junot. — C'est absolument ça, mon général. J'étais là-bas avec Toinon, le grand blond, un fameux rageur, vous savez. — Oui, oui, répondit en riant Bonaparte. » Cette petite reconnaissance suffit à le mettre de bonne humeur pour toute la journée. Se levant de table, il dit à sa femme : « Vois-tu, chère amie, c'est avec des gaillards comme ceux-là qu'on gagne des batailles. — Mais c'est avec ta bonté, répliqua Joséphine, que tu gagnes tous les cœurs. » Elle disait vrai. Ajoutons que tout éclair de bonté partant d'un homme de guerre touche profondément. Napoléon, par cette promptitude de mémoire, la cordiale fraternité qu'il ressentait pour le soldat, excitait autour de lui l'enthousiasme jusqu'au fanatisme.

Je citerai parmi ceux qui subissaient complétement ce prestige du jeune héros, le mameluk Roustam, revenu d'Égypte à la suite du géné-

ral. Il m'aimait parce que j'avais la complaisance d'écouter son langage arabe, en lui laissant croire que je le comprenais. Pendant longtemps il crut pouvoir exprimer toutes ses pensées avec deux mots français, *Vive Bonaparte!* Il suivait toujours le sort de son maître. Une forte blessure au talon l'empêcha d'accompagner le général un jour de bataille : il en gémissait. « Qui sait? lui dis-je, c'est peut-être un bonheur pour toi ; un boulet de canon aurait pu t'emporter.—Non ! me répondit-il avec feu ; à côté consul, jamais mort. » Et ce dévouement devait pourtant s'affaiblir, comme celui de la plupart des serviteurs du futur empereur. Je laisse aux moralistes à décider si, en agissant ainsi, ils ont subi cette loi même de la passion qui, lorsqu'elle ne peut plus augmenter, doit décroître. Ce n'est pas philosophiquement, mais avec douleur, que j'enregistre ce fait que Roustam donna le signal de la défection, en refusant, en 1814, de suivre l'empereur à l'île d'Elbe.

Joséphine subissait complétement l'ascendant de son époux. Je remarquais avec sollicitude que son affection semblait augmenter, tandis que l'amour du général s'affaiblissait avec le temps. En dépit de quelques défauts qui tenaient à son éducation créole, à une mobilité d'impressions qui donnait prise à la malveillance, on l'aimait. Toujours, en elle, l'action d'un cœur aimant se faisait sentir; sa bienveillance était extrême, et donnait du charme à tous ses rapports. Certaine de l'admiration que provoquait sa grâce pleine d'abandon, elle paraissait ambitionner davantage l'estime des qualités de l'esprit. C'est là qu'elle plaçait sa coquetterie. Elle avait enseigné à ses enfants l'art de plaire. M[lle] de Beauharnais était adorée : douée de toutes les séductions, simple et modeste durant sa haute fortune, elle sut montrer plus tard l'énergie et la résignation d'une âme forte. Elle justifia pleinement le mot de M[me] de Krudner, à la date de 1815 : « Elle ressemble à la mer qui doit ses plus beaux effets aux orages. »

Il n'est pas étonnant que de telles femmes attirassent une nombreuse société à la Malmaison. La nomination de Napoléon à la dignité de premier consul contribua, en outre, à donner une grande animation à ce séjour. L'attention publique s'arrêtait sur ce jeune gagneur de batailles, et sa présence imposait silence aux factions; on pressentait de grandes destinées réservées au héros; après avoir essayé du gouvernement de tous, on courait aveuglément au-devant de celui d'un seul homme.

Ce furent alors vraiment les jours brillants de la Malmaison que les Tuileries et Saint-Cloud n'avaient pas encore fait abandonner. Quel brouhaha sur la route ! quel flot de visiteurs s'entre-choquant du matin jusqu'au soir ! Dès six heures du matin arrivaient les ministres; à huit; les rapports des préfets; après le déjeuner, les conseillers d'État, puis les consuls; le soir, les ambassadeurs et la société particulière du premier consul : MM[es] Leclerc, Bacciochi, les généraux et colonels Lannes, Duroc, Junot, Bessières, Rapp, Lavalette, etc. On évitait de toucher aux questions politiques, mais chacun s'appliquait à lire sur la figure du premier consul si les choses marchaient à son gré.

Un soir, nous étions au billard, quand arrive Lacuée, aide de camp, porteur de dépêches datées de Bruxelles. Il ne peut pénétrer jusqu'à Bonaparte enfermé avec Bourrienne. Celui-ci sort enfin du

cabinet, et nous jette rapidement en passant un : « Garde à vous! le premier consul n'est pas de bonne humeur. — Qu'a-t-il? dites en grâce. — Il vient d'apprendre la mort de Paul Ier... » Sous cette impression, on se mit à table. Personne ne se souciait d'entamer la conversation : il régnait un silence embarrassant. Lacuée ne mangeait pas; il se dissimulait, voulant être remarqué dans un meilleur moment. Ce qu'il redoutait cependant ne tarda pas à arriver. Interpellé brusquement : « A propos, Lacuée, lui dit le général, vous arrivez de Bruxelles. » Il ne pouvait le nier. « Oui, général. — Combien y a-t-il de femmes galantes?—Trois cent soixante-cinq, » répond hardiment l'intrépide aide de camp, heureux du tour que prenait l'interrogatoire. Le consul sourit; il cherchait à interdire les gens, et savait apprécier les reparties promptes et spirituelles. Cet incident détendit un peu les nerfs des convives; mais le consul redevint soucieux et méditatif. Plus tard, causant avec Mme de Narischkin de l'étrange effet que produisit sur le consul la mort de Paul Ier : « N'en soyez pas surpris, me dit-elle; il savait que son buste était au palais de l'Ermitage, et que chaque fois que l'empereur Paul passait devant il ôtait son chapeau, répétant : « Saluons le plus grand général des temps modernes ! »

L'histoire d'ailleurs nous a initiés aux plans que formait alors contre l'Angleterre le général Bonaparte, comptant sur le concours de la Russie pour les mener à bonne fin. Dans le but de renouer des relations de même nature avec Alexandre, Duroc partit aussitôt en mission pour Saint-Pétersbourg.

Si l'on avait conscience, au moment même, de l'importance des choses, que de détails j'aurais pu consigner, qui ont échappé alors à mon attention! Ma vie journalière, durant ce séjour à la Malmaison, serait aujourd'hui de l'histoire : un mot, une plaisanterie prennent, à cette distance, grâce aux noms auxquels ils se rattachent, une physionomie piquante. Je citerai, comme exemple, l'anecdote suivante qui est restée dans mes souvenirs.

Un jour, Rapp étant de service, dut annoncer les envoyés de Corse. Malgré le geste du premier consul qui l'invitait à se retirer, il demeure dans le salon. Après l'audience, Bonaparte lui demande pourquoi il n'avait pas voulu sortir. « Téné, chénéral, répond Rapp avec sa forte prononciation alsacienne, tous les Corses sont des s.... coquins. » Cela dit, il vient dans la pièce où nous étions réunis, nous conter la chose. « Ché crois que che fiens de tire une pétise, » ajouta-t-il en se grattant la tête. « Tu en es bien capable, » s'écria en riant Savary. A dîner, le premier consul, prenant un air sévère, demande à Mme Bonaparte si elle avait entendu dire que tous les Corses fussent des coquins. « Demande à Rapp, ajouta-t-il, il te le dira. » Puis il partit d'un franc éclat de rire auquel nous nous joignîmes tous. Il augmenta la confusion de ce pauvre Rapp. Ce fut, au reste, la seule punition que le premier consul lui infligea.

Notre séjour était rempli par de fréquentes promenades dans les environs, quelquefois même par de petits voyages. Nous allâmes, entre autres, passer trois jours à Mortfontaine où habitait Joseph. Celui-ci, pour fêter son frère et chasser l'ennui, avait réuni de joyeux convives, Talma, Michot, Arnault, Despréaux le chansonnier,

Méhul, Coupigny, Menneval qui se tenait modestement à l'écart, mais que sa figure fine et discrète désignait, sans qu'il le soupçonnât, à l'attention de l'Empereur. Il y avait aussi d'Effreville, vieux poëte ami de Lucien; il amusait singulièrement Bonaparte par sa naïveté, et son entêtement à garder une perruque à queue. Cette malheureuse perruque donna lieu à des mystifications sans nombre, et fit les principaux frais de notre gaieté. Garat occupait les soirées : sa vogue était telle dès le commencement de la Révolution qu'il fut le seul qui osât affronter la Terreur en conservant son costume de petit-maître. Son nom était connu de tout le monde, et ses excentricités acceptées comme des traits d'esprit. Musicien exquis, il faisait d'une romance un drame ou une idylle; interprète émouvant de Gluck, il joignait à son talent une verve qui, en dépit de son afféterie, devenait communicative. Recherché dans toutes les réunions et exposé à rentrer très-tard dans la nuit, il n'avait qu'à entonner une roulade pour être reconnu des postes, et dispensé de montrer aux sentinelles sa carte de citoyen. Hélas ! ce petit voyage de Mortfontaine fut le dernier que nous fîmes dans de pareilles conditions; le règne de l'étiquette allait arriver; le premier consul quittait définitivement la Malmaison pour Saint-Cloud et Fontainebleau. Adieu les quadrilles animés, les charades divertissantes!... le cérémonial était né!

De 1801 jusqu'au sacre, 1804, le travail occupa tout le temps de l'artiste. Durant cette période de trois années, sa réputation fut constamment en progrès. Vers le commencement de l'année 1804, une lettre de Duroc l'invita à se rendre promptement à Rouen où se trouvait le premier consul. Il s'agissait de perpétuer par un dessin le souvenir d'une visite à la manufacture des frères Sevenne. Ce dessin et celui qui représente le premier consul détachant sa croix pour la donner à l'honorable M. Oberkampf, chef de la fabrique de Jouy, existent au musée de Versailles : ce sont de grandes sépias qui rendent fidèlement, quoique d'une façon un peu sèche, le sujet commandé. On y trouve quelque mérite de composition et une grande habileté d'exécution.

Ces dessins terminés, Isabey fit partie du voyage sur les côtes, et se rendit à Boulogne avec le général Suchet. Il y était attendu par Joseph, Soult et les autres généraux qui devaient figurer dans les esquisses commandées à l'occasion des fêtes. De retour à Paris, le premier consul lui demanda un tableau dont le sujet devait être la revue de la garde consulaire dans la cour des Tuileries. Les noms des personnages qui devaient composer l'escorte furent dictés par Napoléon lui-même.

Impatient de satisfaire le premier consul, Isabey s'adjoignit comme collaborateur Carle Vernet. Les chevaux et une partie

de l'esquisse qui est à la galerie du Louvre sont de la main de ce maître.

Tout le monde connaît cette belle composition que la gravure a popularisée, et qui eut, avec le portrait du général Bonaparte à la Malmaison, un véritable succès de vogue à l'époque où ils parurent. La revue de la garde se distingue par la hardiesse avec laquelle les cavaliers se groupent autour du premier consul. La pose immobile et pensive du héros forme un contraste heureux avec l'action générale et le mouvement de la manœuvre. Lorsque l'esquisse fut présentée à Bonaparte, il donna son approbation aux diverses dispositions et reconnut tous les personnages. Mais se désignant lui-même à l'artiste : « Voyez, dit-il, comme je me tiens mal. Pourquoi cette tête penchée en avant, ce dos voûté? Peut-on changer cette attitude? — Oui, général, répondit Isabey; mais si l'on avait représenté le grand Frédéric droit comme un grenadier, pensez-vous qu'il eût été ressemblant? » Le premier consul le regarda, mais n'ajouta rien, et le dessin resta comme dans le projet. Isabey fut accidentellement cause d'une mesure qui ne passa pas sans provoquer quelque émotion dans la population. Il y avait encore dans la cour des Tuileries, au centre des deux carrés de droite et de gauche, deux grands peupliers, souvenirs de 1789. Présumant que tôt ou tard on les ferait disparaître, l'artiste, dans son dessin, ne les avait indiqués que légèrement au trait, comme preuve d'exactitude. Le premier consul s'en aperçut. « Vous trouvez donc que les arbres nuisent à l'effet d'ensemble de la place? — Oui, mon général. » Puis, s'adressant à Murat, Lannes, Bessières, qui étaient présents : « Vous le voyez, messieurs, ces arbres blessent la vue; il faut les faire enlever. » C'est ainsi que disparurent les derniers emblèmes d'une république évanouie. Singulier retour des choses humaines qui nous a fait, après un demi-siècle de distance, revoir deux peupliers reprendre la même place, et cette manifestation du même esprit révolutionnaire disparaître encore sur un ordre de Napoléon III!

IV

Nous sommes arrivés au moment où l'empire est proclamé, le sacre fixé au 2 décembre. Lorsque M. de Ségur, grand maître

des cérémonies, s'occupe de régler les costumes et le cérémonial qui doivent accompagner les grandes fêtes du couronnement, on prend les avis d'Isabey. C'est par l'ordre exprès de l'Empereur qu'il dessine les modèles de l'habillement de Leurs Majestés et en surveille l'exécution (1).

Malgré le zèle déployé dans cette circonstance importante par le peintre et les personnes qui travaillaient sous ses ordres, on s'aperçut, au dernier moment, que rien n'était disposé à Nôtre-Dame pour la grande solennité. M. de Ségur, qui n'avait aucun plan arrêté, se trouva dans le plus grand embarras. Les vieilles traditions, qu'on désirait faire revivre, paraissaient surannées, inconciliables avec les formes du gouvernement impérial. Improviser des rôles avec des acteurs nouveaux semblait une entreprise téméraire dans un délai de dix jours. Alors on eut recours au génie prompt et expéditif du futur ordonnateur des fêtes. M. de Ségur lui fit dire que l'Empereur le mandait. Arrivé à Saint-Cloud, Isabey reçut l'ordre d'exécuter sept grands dessins représentant les principales cérémonies du sacre. En dépit de son dévouement et de son zèle, l'artiste sentait l'impossibilité de livrer un pareil travail en quelques heures. Mais, résolu à ne pas avouer son impuissance à l'homme qui n'admettait pas le mot *impossible*, Isabey s'inclina en signe d'assentiment, et se retira l'esprit agité au plus haut degré.

Il fut sauvé par son imagination féconde en ressources. Cette qualité dominante chez lui contribua beaucoup, on n'en saurait douter, à la faveur persistante dont il jouit près de l'Empereur. Il court chez un marchand de jouets, commande un grand nombre de petites poupées d'environ deux pouces de hauteur. Dessiner leurs costumes, les faire habiller, telles en princes et princesses, telles autres en maréchaux, ministres, grands officiers, pages et hérauts d'armes, tout cela fut l'affaire

(1) Voici la lettre qu'il reçut à cette occasion du premier chambellan :

« Comme c'est vous, monsieur, qui avez dessiné les modèles des costumes de l'Empereur et de l'Impératrice et de toutes les grandes places, et que, quand bien même vous n'en auriez pas donné les modèles, je ne pourrais m'adresser à personne qui eût plus de goût et d'intelligence, je vous prie de vouloir bien vous charger de l'exécution de tous ces costumes. L'intention de l'Empereur est qu'on se serve le plus possible de tous les fournisseurs et ouvriers ordinaires. Il faudra, en conséquence, que vous les fassiez venir et que vous régliez avec eux ce dont chacun sera chargé. Vous parlerez à tous avec l'autorité de ma place, parce que je vous la confie tout entière pour cet objet.

« *Signé :* Rémusat. »

de deux jours. Fontaine, prévenu, avait, de son côté, exécuté un plan en relief de Notre-Dame, à l'échelle des personnages. Trente-six heures après sa visite à Saint-Cloud, Isabey se rend à Fontainebleau où se trouvait l'Empereur, qui, l'apercevant, s'écrie : « Vous m'apportez les dessins, n'est-ce pas? — Mieux que cela, Sire, » répond Isabey. Et le voilà qui déroule son plan, construit son théâtre, et dispose ses personnages sur des marques numérotées d'avance, comme les pièces d'un échiquier. Napoléon fut tellement charmé de l'invention de l'artiste, qu'il fit appeler Joséphine, les dames du palais et tous les officiers de service. On procéda de suite à une répétition générale du sacre; chaque acteur apprit la place qu'il devait occuper et le rôle qui lui était assigné (1).

La présence d'esprit, l'*ingéniosité* d'Isabey lui valurent les éloges de l'Empereur, qui, certes, en était peu prodigue. De droit il demeura chargé de la direction de la fête dont il avait préparé les éléments. C'est encore sous sa direction que furent montés les joyaux de la Couronne, parmi lesquels figure le fameux diamant dit *le Régent*, que l'Empereur portait, non pas à sa toque, comme on l'a dit souvent, mais à la garde de son épée.

Cependant on était au 1er décembre. Isabey passa la nuit qui précéda le grand jour à presser l'achèvement des travaux de Notre-Dame, à seconder habilement les architectes Percier et Fontaine (2). Tout réussit à souhait. Un incident qui n'eut pas de suite faillit cependant interrompre la cérémonie. Comme nous n'avons retrouvé dans les mémoires du temps aucune mention de l'anecdote, nous la reproduisons telle qu'elle nous a été racontée par Isabey. Il paraît qu'au moment de descen-

(1) Les dessins représentant les costumes de l'Empereur, de l'Impératrice et des principaux dignitaires de l'Empire furent exécutés après le sacre, ainsi que ceux qui figurent les principales cérémonies du couronnement. Ils forment un ensemble considérable qui a été gravé. Les originaux sont au musée des Souverains.

(2) Isabey avait été spécialement chargé de disposer l'ordre et la marche du cortége impérial. Voici la lettre qu'il reçut à cette occasion de M. de Talleyrand :

« Vous voudrez bien, monsieur, vous rendre, demain à sept heures du matin, dans la salle de l'archevêché où doit s'habiller l'Empereur. Vous y porterez tous les objets dont vous avez été chargé et qui ne seraient pas encore livrés, comme corbeilles, coussins, masses des huissiers, offrandes, nappes brodées, soucoupes, carreaux, plats, tabourets pour les grands officiers, etc. Les insignes de Charlemagne et ceux de l'Empereur sont entre les mains de M. l'abbé de Mons, aumônier de Sa Majesté; ils sont déposés dans la sacristie, et vous présenterez à M. l'abbé de Mons la lettre ci-jointe, en le priant de vous les remettre sur le reçu que vous lui en donnerez. Vous placerez tout dans l'ordre dans lequel ils doivent être portés ou employés, afin qu'au moment de l'arrivée de l'Empereur on attende le moins possible.

« *Signé :* TALLEYRAND. »

dre du trône pour se rendre au maître autel, Joséphine s'aperçut qu'elle avait perdu son anneau. Sur un signe de détresse qu'elle fit à Eugène de Beauharnais, celui-ci accourut. Avec l'aide d'Isabey, il parvint à retrouver l'alliance sous les coussins du trône, et put la remettre à l'Impératrice avant son arrivée à l'autel. L'empereur aurait toujours ignoré cette particularité, qui fit une assez grande impression sur l'esprit superstitieux de Joséphine.

A partir de cette époque, l'Empereur, satisfait de son peintre, lui donna l'emploi de suprême ordonnateur des réjouissances publiques, et des fêtes particulières qui avaient lieu aux Tuileries. Cependant ce ne fut qu'en 1806, comme l'on se réjouissait de la victoire d'Austerlitz, que l'Impératrice, avec laquelle il se trouvait à Strasbourg, lui remit le brevet de dessinateur du cabinet de Sa Majesté, de peintre des cérémonies et des relations extérieures. Lorsque l'Empereur rétablit la noblesse, il ajouta à ces fonctions celle de dessinateur du sceau des titres. Une grande partie des blasons composés par Isabey sont dus à l'inspiration propre de l'Empereur, entre autres celui de Masséna, qui porte en attribut une Victoire ailée.

Tels furent les titres officiels qu'Isabey dut à la munificence impériale. Ces fonctions étaient en quelque sorte honorifiques, mais la réputation du peintre, ses qualités personnelles leur donnaient une importance qu'elles n'avaient pas eue jusque-là. Le nom d'Isabey jetait alors un vif éclat : ses œuvres, répandues en Europe, étaient partout vantées et estimées à l'égal des meilleures productions des maîtres. Ce fut, en effet, le point culminant de son talent. Le portrait du pape Pie VII, fait concurremment avec David, ceux de l'Empereur, de Joséphine (1), de Murat, du prince de Talleyrand, du jeune Louis, fils aîné du roi de Hollande, témoignent du degré de perfection où il était parvenu.

La vie d'Isabey, depuis le sacre jusqu'au divorce, ne contient aucun épisode remarquable : le succès et la fortune lui souriaient. La mort seule de son frère vint contrister son cœur et troubler le calme de ses affections domestiques (2).

Au moment du divorce il reparaît sur la scène. Lorsque Sa

(1) Ce portrait fut fait pendant le séjour de l'Impératrice à Strasbourg. Le peintre l'a représentée au moment où elle reçoit la lettre de l'Empereur qui lui annonce la victoire d'Austerlitz. Ce portrait doit faire partie des souvenirs conservés par l'Empereur Napoléon III.

(2) Il mourut subitement d'un anévrisme dans une boutique de la rue aux Ours.

Majesté ne dédaigne pas de choisir elle-même la corbeille destinée à la nouvelle impératrice, Isabey reçoit du grand maréchal du palais la lettre suivante :

« L'Empereur vous demande son portrait en costume impérial, pour un médaillon entouré de douze brillants. Sa Majesté demande également son portrait en pied, costume des chasseurs de la garde, pour être monté sur une bague sans entourage. Plus, *une miniature représentant deux colombes dans le casque de Vénus et un aigle tenant une rose blanche, pour être placée sur la première feuille d'un agenda;* sur la seconde, on mettra des vers à la paix. — L'Empereur vous autorise à vous adresser, pour ces vers, à Évariste Parny (1). »

Le mariage accompli, et pendant le séjour de la cour à Compiègne, Isabey exécuta le portrait de Marie-Louise. Cet ouvrage a été souvent reproduit. Il se distingue de ceux qui suivirent par une guirlande de roses qui entoure le visage de l'Impératrice. Cette lutte, établie à dessein par le peintre entre les roses naturelles et le teint allemand de Marie-Louise, était moins une flatterie qu'un hommage rendu à la vérité. Ce portrait est, sans contredit, un des mieux réussis qui soient sortis des mains du miniaturiste. Il plut beaucoup à l'Impératrice, qui sut gré au peintre de l'avoir faite si belle en conservant la ressemblance. Aussi, lorsqu'elle renonça à l'étude de la peinture à l'huile et aux leçons de Prud'hon, voulut-elle absolument avoir pour maître Isabey. Elle avait eu le loisir d'apprécier son esprit et la convenance de ses manières pendant les séances où il avait, à plusieurs reprises, reproduit les traits du roi de Rome. Elle montra d'abord de l'ardeur pour l'aquarelle ; mais il ne paraît pas qu'elle y ait réussi beaucoup mieux que dans la peinture à l'huile. Cependant ce talent lui fut, dans la suite, une ressource puissante contre l'ennui. Lorsque son professeur la revit à Parme, en 1822, il fut surpris des progrès qu'elle avait faits, et du grand nombre de dessins qu'elle avait exécutés (2).

Aux Tuileries, Marie-Louise se montrait assez exigeante, pre-

Comme il était nanti d'un portefeuille sur lequel était inscrit le nom d'Isabey, dessinateur du cabinet de l'Empereur, le bruit se répandit que Jean-Baptiste était mort. La reine Hortense, au su de cette nouvelle, fit dire une messe à Saint-Leu pour le repos de l'âme de son ancien maître. Isabey put se convaincre, à cette occasion, combien il était aimé, estimé.

(1) Nous avons reproduit à dessein cette lettre, qui prouve que le mauvais goût dont on accuse quelquefois les artistes leur est souvent imposé ; nous devons ajouter que les vers de Parny ne furent pas acceptés.

(2) Une des conditions du brevet qui nomme Isabey maître de dessin de Marie-Louise est assez singulière : il y est dit que le professeur ne devra pas retoucher les dessins de l'Impératrice. Nous n'avons pu comprendre le but de cette interdiction.

nait de fréquentes leçons, et absorbait une notable partie du temps d'Isabey. La duchesse de Montebello assistait aux séances. L'Empereur parfois venait s'enquérir des progrès de la royale élève. Un jour que Napoléon se trouvait présent, Isabey montra à Marie-Louise un collier destiné à la reine de Naples, dans lequel figuraient les médaillons du roi Joachim et de ses quatre enfants. Cette parure donna l'idée à l'Impératrice de réunir ainsi les portraits de sa famille. L'Empereur acquiesçant à son désir, il fut décidé qu'au retour du voyage de Cherbourg, durant lequel Isabey escortait l'Impératrice pour y exécuter plusieurs dessins, il l'accompagnerait à Prague.

C'est là que nous le retrouvons dans le courant de 1811. N'ayant pu joindre Marie-Louise assez vite pour rencontrer toute la cour d'Autriche dans cette ville, il dut se rendre à Vienne où s'étaient retirés l'Empereur, l'archiduc palatin, et les archiducs Charles, Rodolphe et Régnier.

A mon arrivée à Vienne, écrit-il, ma première visite fut pour l'Empereur François II, auquel j'avais été annoncé. Je reçus de lui un accueil dégagé de toutes les formules d'étiquette. Logé au château de Laxembourg, puis à Baden, près de Vienne, admis dans l'intimité du prince, j'appréciai les qualités de cet homme simple, auquel le faste était antipathique. Après avoir terminé son portrait et celui de ses enfants, je rentrai dans Vienne pour y joindre les archiducs et le prince Charles. Ayant à peindre trois hommes de guerre, je devais réserver l'expression la plus martiale pour le général le plus renommé; c'était évidemment le prince Charles, héros tant vanté par Napoléon. Malheureusement, il se présenta le dernier: tout entier à l'intérêt de l'œuvre présente, j'avais donné à l'archiduc palatin l'attitude fière et hardie d'un hussard hongrois; à l'archiduc Régnier, surnommé l'Homme de Bronze, l'air sévère du commandement, de sorte que mon embarras fut extrême lorsque je fus en présence du prince Charles. Je ne trouvai dans son extérieur que désappointement, et rien qui pût éveiller ma verve. C'était un petit homme à l'aspect doux et modeste, qui parlait de ses belles tulipes avec toute l'ardeur d'un bourgeois d'Amsterdam. Je confiai ma détresse à son aide de camp, le colonel R..., qui s'occupait un peu de peinture. Il promit de me sortir de peine, sans me dire par quel moyen; mais, à la première séance, au moment où mon modèle se plaçait devant moi, la musique d'un régiment fit entendre, sous les fenêtres, les préludes d'une marche militaire; ils éveillèrent subitement tous les instincts guerriers du héros: sa taille se redressa, son œil devint brillant et sa narine s'enfla comme celle du coursier qui entend la trompette. Il était beau ainsi. Je ne sais quel mirage faisait apparaître devant lui les canons et l'ennemi. Je compris l'homme et toute la difficulté d'atteindre à la hauteur de mon sujet. Cependant, je pris un si vif intérêt à mon modèle, que le résultat fit honneur à mon pinceau.

Ce voyage fut d'une grande utilité pour le peintre; il lui permit de jeter les bases d'une réputation qui, en 1815, lui ouvrit les salons de la haute aristocratie. Déjà il avait trouvé dans les princes de Ligne, d'Esterhazy, de Metternich, de puissants protecteurs, chez lesquels l'admiration se changea en amitié quand il revint à Vienne comme peintre du congrès.

L'année qui suivit le voyage de Vienne, l'Empereur, mécontent de Desgotty (qui ne voulait jamais faire de devis), songea à donner à Isabey le titre de décorateur de l'Opéra. Il ne pouvait mieux choisir : ce dernier avait toutes les qualités requises pour cet emploi. Ses études premières, faites sous la direction de Claudot à Nancy, lui furent d'un grand secours lorsqu'il s'agit de monter *les Bayadères*, *les Abencerages*, *l'Enfant prodigue*, *Nina*, *Sophocle*, *etc.*

Cette faveur de l'Empereur devait être la dernière : nous avons atteint 1814. On touchait à la fin de cette malheureuse campagne dont les adieux de Fontainebleau furent le dernier acte.

Isabey eut le bonheur, en ces tristes jours, de ne pas faillir à la tâche imposée à tous les fidèles serviteurs du héros trahi par la fortune. Il fut à Fontainebleau revoir une dernière fois l'Empereur : laissons-lui raconter cette visite qui clôt l'histoire de sa vie pendant l'époque impériale :

Le 28 mars 1814, j'étais à la tête de ma compagnie de la garde nationale (1), quand un courrier du château vint m'apporter l'ordre de me rendre en toute hâte près de l'Impératrice.

J'arrive dans la cour des Tuileries. Tout annonçait un départ précipité; elle était encombrée de voitures, de fourgons et de paquets.

Introduit près de Sa Majesté, je m'écriai plein d'émotion : « Vous nous quittez, madame! au moment même où nous venons de prêter serment à la régente, au roi de Rome! Ecoutez la voix du peuple; elle vous supplie de rester.—Je ne le puis, répondit-elle avec tristesse; l'Empereur commande que je parte. » Sa résolution était prise. Je compris tout. Me tendant la main, elle me remit son portefeuille sur lequel elle avait écrit : *De la part d'une écolière qui conservera toujours le souvenir de son bon maître.* » Je serai demain à Rambouillet, continua-t-elle; si vous pouvez vous y rendre, je vous verrai avec plaisir. »

Je n'y manquai pas. A Rambouillet, Marie-Louise avait rejoint son père. En m'apercevant, elle dit à François II : « Voici Isabey. Veuillez l'engager à venir nous voir à Vienne pour terminer les portraits qu'il a commencés, il y a trois ans. » A ces mots s'évanouit le seul espoir qui me soutenait. Il devenait évident que l'Impératrice renonçait pour toujours à la France. . . . .

(1) Il était capitaine depuis plusieurs années.

Ayant fait mes adieux à l'Impératrice, je me rendis auprès de l'Empereur, surmontant toutes les difficultés qui s'opposaient au voyage de Fontainebleau. J'arrivai au château dans la matinée. Je rencontrai tout d'abord le général Bertrand. « Passez, me dit-il, par l'escalier tournant; l'Empereur est dans les petits appartements. » J'y fus précédé et annoncé par Constant, valet de chambre de Napoléon. Le duc de Rovigo se trouvait avec l'Empereur; il tenait à la main une description de l'île d'Elbe. Sa Majesté se promenait de long en large. M'apercevant, l'Empereur fit quelques pas à ma rencontre. L'émotion m'oppressait; ne pouvant prononcer un seul mot, tant mon cœur était plein, je m'agenouillai en m'emparant de sa main : « Allons, dit Napoléon avec bonté en me relevant, c'est fini pour moi; mais vous, continua-t-il avec une nuance d'amertume, vous devez à votre famille la continuation de vos travaux. Prenez courage, Isabey; mes successeurs vous rechercheront... » S'arrêtant, il appela Constant pour lui demander la tabatière sur laquelle était le portrait de Marie-Louise. « Tenez, me dit-il, vous savez que je change de tabatière à chaque instant; faites-moi donc mettre ce portrait sur un portefeuille de poche, afin qu'il soit plus près de moi et ne me quitte jamais. Renvoyez-le-moi de suite, et gardez la tabatière en souvenir de moi (1). » Il me conduisit jusqu'à la porte. En sortant, je l'entendis qui disait à Rovigo, reprenant sans doute la conversation où il l'avait laissée à mon arrivée : « Mais l'armée m'est restée fidèle ?... »

Le duc de Bassano me joignit avant que je n'eusse quitté le château. « L'Empereur a été sensible à votre démarche, me dit-il; je viens vous le répéter en son nom. » Je repris le chemin de Paris, où je rentrai absorbé dans l'unique pensée de la grandeur émouvante de l'Empereur dans l'adversité. Mais tous ceux auxquels je m'adressais ne me comprenaient plus... Ils avaient bu à la source de l'oubli !

V

La chute de l'Empire fut pour Isabey une épreuve pénible. Sa fortune, sa position dépendaient trop de l'ordre de choses

(1) A propos de tabatières, nous croyons devoir citer la lettre suivante de M. de Menneval :

« Je reçois votre lettre, mon cher Isabey. Je vous écris de mon lit où j'ai réellement élu domicile; car, lorsque je le quitte, ce n'est pas la peine de m'habiller : huit jours après, il faut y rentrer. Je ne comprends pas ce conte absurde qui se renouvelle si souvent, savoir : que l'Empereur prenait du tabac à même la poche de son gilet. Parce que c'était l'usage du grand Frédéric, on croit que l'Empereur devait faire de même. Mais quelque grand homme que fût Frédéric, c'était un homme fort sale; Napoléon, au contraire, était d'une propreté minutieuse. Il avait toujours dans sa chambre dix tabatières d'une forme oblongue avec de petites médailles antiques sur le couvercle et toujours remplies, qu'il changeait à mesure qu'elles étaient vides. A la guerre, ses tabatières le suivaient : l'idée même d'user autrement de son tabac l'aurait dégoûté. Vous pouvez tenir cela pour certain...

« MENNEVAL.

« Ermitage de Gif, 1846. »

et de personnes qui venaient de disparaître, pour qu'il pût espérer réagir contre les événements. Aussi mêlait-il aux sentiments de profonde tristesse que partageaient avec lui tous les serviteurs de Napoléon, des réflexions peu rassurantes sur l'avenir qui lui était réservé. Il sentait que la jeunesse lui faisait défaut : trop confiant dans la durée d'une faveur qui lui procurait une existence honorable, il avait négligé de s'assurer des ressources indépendantes pour le jour où elle viendrait à lui manquer ; bien que l'Empereur l'eût, pour ainsi dire, dégagé de toute fidélité à une cause qui semblait désormais perdue, en lui conseillant d'attendre du nouveau régime la confirmation des titres qui le rattachaient à l'ancienne cour, Isabey ne fit aucune démarche pour provoquer la bienveillance de Louis XVIII. Voyant même combien sa position était précaire, difficile, dans un moment où la proscription s'étendait à tous ceux qui avaient approché Napoléon, il songea à se retirer près de Marie-Louise ; il lui écrivit pour s'assurer de ses dispositions à son égard. La réponse qu'il reçut n'était pas encourageante : tout en se montrant excessivement touchée de l'attachement de son maître, l'Impératrice lui conseillait de beaucoup réfléchir avant de suivre sa fortune. « Je ne puis encore savoir quel sort je pourrai vous faire, et en quelle qualité je pourrai vous placer près de moi, lui écrivait-elle à la date du 28 mai 1814 ; je crains que cela ne fasse tort à votre famille : ainsi réfléchissez bien. Mais, si vous êtes déterminé à venir, vous pouvez être sûr d'être bien reçu. » Au fond, l'Impératrice avait raison. — Quelle position pouvait-elle donner à Isabey, en compensation du sacrifice qu'il s'imposait ? L'artiste cédait à un mouvement d'enthousiasme, fort honorable, mais dont quelques heures de réflexion devaient lui démontrer l'inutilité. Aussi se borna-t-il à passer un mois près de la future comtesse de Nieperg en compagnie de Corvisart, que l'Impératrice avait mandé près d'elle.

A son retour, Isabey se trouva en présence des mêmes perplexités qui l'avaient déterminé à chercher un refuge près de Marie-Louise. C'est alors qu'il apprit la réunion prochaine d'un congrès européen à Vienne. Un matin il se rend chez le prince de Talleyrand. « C'est moi, dit-il au prince, en entrant. Vous me voyez sans place. Mes commandes des dessins du sacre, mes gravures et mes portraits, tout cela est perdu. Que faire ? » Le prince sourit. « Voyons, lui dit-il avec une sorte de bonté qui perçait parfois sous son masque de flegme diplomatique, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi à Vienne ? N'êtes-vous pas

déjà connu de la cour et du prince de Metternich? » Puis lui montrant du doigt une fort belle gravure de la paix de Munster : « Voilà, ajouta-t-il, une occupation toute trouvée; vous peindrez le congrès : vous êtes de la légation. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'Isabey accepta avec reconnaissance.

Arrivé à Vienne, écrit-il, mon premier soin fut de choisir un logement convenable, sur les bords du Danube, à l'entrée du Prater. Le lendemain de mon installation, j'aperçus avec surprise des ouvriers occupés à niveler le terrain et à enlever des bornes et des barrières qui gênaient, devant ma porte, la circulation des voitures. Cette galanterie de la police de Vienne me parut d'un bon augure.

Comme j'avais, à mon premier séjour à Vienne, en 1811, établi de nombreuses relations avec les personnages importants de la cour, et remis alors, faute de temps, l'achèvement de plusieurs portraits, mes premières journées furent très-occupées. Ne voulant pas être dérangé, j'avais fait défendre ma porte : mon valet de chambre était un ancien militaire qui ne badinait pas avec la consigne. Un matin, un étranger se présente. Suivant l'ordre, mon factionnaire lui dit que je ne reçois pas. « Aurait-il donc la migraine, ce cher Isabey? » A ce détail intime, la porte s'ouvre, et je presse dans mes bras le prince Eugène. « Que je suis heureux de te revoir, cher ami, me dit-il. Que ce serrement de main du compagnon de mes jeunes années me reporte avec délices au milieu de notre belle France! » — Alors, les souvenirs d'aller leur train, les questions et les réponses de se succéder sans interruption. « Ah! que nous sommes vieillis! Te souviens-tu de nos joyeuses réunions d'autrefois à l'hôtel de Salm (1)? Comme nous dansions! Et le bal que tu nous donnas dans les ateliers des galeries du Louvre, à l'occasion du mariage de ma bonne Hortense! Et la Malmaison! Et le sacre! Hélas! comme tous ces souvenirs me rappellent l'Empereur! C'est encore à lui, même tombé, que je dois le reflet de grandeur qui me protége. » Il avait, en parlant, les larmes aux yeux. « Mais maintenant, ajouta-t-il, que comptes-tu faire? Je veux être ton maître des cérémonies. Demain, nous irons chez l'empereur de Russie; c'est lui qui m'a appris ton arrivée. »

Je ne pouvais choisir un meilleur patron; mais, quand même le prince Eugène ne m'aurait pas offert ses bons services, j'étais assez connu des souverains réunis à Vienne pour ne pas douter un seul instant du concours bienveillant que je devais attendre d'eux comme peintre officiel du congrès. L'empereur François II, lors de la dernière visite que je rendis à Marie-Louise à Rambouillet, m'avait engagé à revoir Vienne; l'empereur de Russie, le grand-duc Constantin et le roi de Prusse, m'avaient également, à leur passage à Paris, donné des témoignages flatteurs de leur bienveillance (2).

Elle ne me fit nullement défaut à cette occasion. Je fus invité à

(1) Aujourd'hui le palais de la Légion d'honneur.

(2) Un matin, un aide de camp du roi de Prusse était venu de la part de Sa Ma-

présenter une esquisse préparatoire de mon ouvrage, car la diplomatie n'admettait pas le libre arbitre du peintre : elle avait ses lois d'étiquette et son cérémonial. Le sujet, par lui-même, laissait peu de place à l'imagination. La grande difficulté était de grouper un grand nombre de personnages dans un espace restreint, dans des attitudes à peu près semblables, sans tomber dans la monotonie, et de donner aux physionomies une expression appropriée au rang et au caractère des individus, sans altérer la ressemblance. Un autre embarras était de décider à quel moment de la séance je peindrais les plénipotentiaires. Seraient-ils en délibération? Saisirais-je plutôt l'instant où la causerie familière suit la clôture des discussions? Je m'arrêtai à ce dernier parti. Les représentants des principales puissances durent figurer au premier plan, le fauteuil du président rester vide pour indiquer que la séance était levée. Mon croquis fut agréé. Chaque ambassadeur vint poser chez moi; c'est ainsi que je reçus successivement MM. de Nesselrode, de Hardemberg, de Dalberg, de Noailles, le prince de Metternich, les lords Clancarthy, Steward, Castelreagh, etc. Ce dessin était en partie achevé lorsque Wellington vint remplacer lord Castelreagh. On décida que le général prendrait place au congrès. Je fus obligé de l'ajouter à ma composition.

J'avais eu déjà l'occasion, à l'entrée des alliés à Paris, de recevoir sa visite. Il était venu me trouver avec un sans-façon tout britannique qui m'avait obligé à lui refuser net l'honneur de peindre ses augustes traits. Comme il avait senti le manque de procédés dont il s'était rendu coupable à mon égard, et qu'il était revenu me voir avec la duchesse de Santa-Cruz, j'avais consenti à faire son portrait. Je le trouvai à Vienne plein de prévenances pour moi. M'ayant demandé pourquoi je le dessinais de profil dans le congrès, et voulant répondre à sa courtoisie par quelque chose qui lui fût agréable, je découpai une fraise et une barbe en papier, la posai sur son profil et lui montrai quelle ressemblance il tenait d'Henri IV. Il me sut infiniment gré de cette petite flatterie qui fit dire au prince de Metternich que j'étais assez bon diplomate pour faire partie du congrès.

Pendant la durée des conférences, mon petit gîte, tout modeste qu'il était, fut le rendez-vous de bien des têtes couronnées; les souverains, les princes qui n'étaient pas tenus de siéger au congrès, les plénipotentiaires mêmes, qui n'osaient se rendre visite chez eux officiellement, pour ne pas éveiller des susceptibilités rivales, avaient, en se rencontrant dans mon atelier, mille prétextes plausibles pour échanger des communications ou des confidences. Ma maison fut, en quelque sorte, les coulisses du congrès.

jesté me prier de lui servir de guide dans une promenade qu'il voulait faire à Versailles. Le palais nous fut montré par un ancien gardien nommé Perot, qui avait servi sous Louis XVI et que la bonté du grand maréchal Duroc avait laissé vieillir dans ses fonctions. Il ne savait trop, en parlant, comment concilier sa reconnaissance pour l'Empereur avec ses souvenirs pour la branche aînée. Il eut à ce sujet un mot d'une naïveté charmante que je n'ai pu oublier : comme le roi Guillaume s'émerveillait des grands travaux de restauration que l'Empereur avait exécutés : « Ah! s'écria Perot avec attendrissement, si notre bon roi Louis XVIII avait voulu seulement attendre deux ans encore, il aurait trouvé son palais tout achevé. » Cette réponse fut rapportée au roi : il avait trop d'esprit pour s'en fâcher.

Le prince de Ligne m'avait enseigné à ce sujet toutes les règles du cérémonial hiérarchique; je savais, par exemple, que, lorsqu'un souverain posait, il n'y avait qu'un empereur ou un roi qui pussent se faire annoncer (1). Dans le cas contraire, on ne frappait pas à la porte, on grattait; alors le personnage me disait : « Voyez, monsieur Isabey, qui est là. » Lorsque le nom du visiteur lui était familier, je faisais entrer.

Je ne sortis de mon atelier que pour peindre l'impératrice d'Autriche et l'impératrice de Russie. La première, l'impératrice Béatrix, m'avait spécialement chargé de diriger les fêtes qu'elle donnait au château, les carrousels et la distribution des rôles dans les tableaux vivants fort à la mode dans la société de Vienne. C'était un beau spectacle que nous avions sous les yeux : pour spectateurs, un parterre de rois; pour acteurs, les plus beaux noms de l'Empire, et des beautés fameuses dans toute l'Europe : c'étaient les belles princesses de la Tour et Taxis et d'Esterhazy; la comtesse d'Appony, la princesse Bagration, dont le teint éblouissait moins que l'esprit; la comtesse Zamoyska, la comtesse de Fuchs, Mme la comtesse de Périgord et ses deux sœurs; Mmes Volkhonska, Potowska, la duchesse de Sagan, etc. Je trouvai un grand charme dans ces plaisirs qui me reportaient aux jours de ma jeunesse, et plus d'une fois, avec Eugène de Beauharnais, nous nous prîmes à songer à la Malmaison.

Bals et dîners se succédaient. Comme attaché à l'ambassade française, j'avais mon couvert mis chez le prince de Talleyrand, et je me trouvais invité à tous les grands dîners qui avaient lieu chez ses collègues.

Il n'y a pas de congrès sans festins : les diplomates ont toujours passé pour aimer la bonne chère; les princes d'Esterhazy, d'Hardinguen, Rasumowski rivalisaient de luxe (2). Après avoir résolu, dans la journée, les questions les plus ardues de la politique, remanié la carte de l'Europe, ces graves visages se déridaient autour d'une table somptueusement servie; il n'y avait plus de puissances prépondérantes; elles disparaissaient pour faire place aux puissances de l'esprit. L'éloquence des ambassadeurs ne s'employait qu'à vanter les productions gastronomiques de leur pays; mais le patriote perçait encore sous le gourmet, et, sur ce terrain, on défendait sa nationalité.

Je me souviens qu'à un dîner donné chez le prince de Bénévent, la discussion s'engagea sur les fromages. L'Angleterre réclama la priorité pour le stilton, le chester, etc. Une voix suppliante, qui devait être italienne, prononça tout bas le nom de *strachino*; mais l'arrogante Albion ne cédait pas : elle allait triompher, quand on annonça un courrier de France. — Qu'apporte-t-il? des dépêches importantes? Bien mieux : un fromage de Brie. — Le déboîter, le chapeler

(1) C'est ainsi qu'un jour l'empereur Alexandre se présenta pendant que je donnais séance au roi de Prusse; celui-ci se leva, alla jusqu'à la porte d'entrée, et ne reprit sa place que sur l'invitation de l'empereur.

(2) Pour donner une idée du faste déployé dans ces circonstances, nous dirons que la table impériale coûtait 50,000 florins par jour. On évalue à plus de 40 millions les dépenses occasionnées par le congrès. (*Histoire du Congrès de Vienne*, par M. le comte de la Garde, tome Ier.)

fut l'affaire d'un instant. Et le congrès décida, à la majorité des voix, que la France était la terre promise des fromages.

Parmi les seigneurs les plus fastueux de la cour de Vienne, se distinguait particulièrement le prince Rasumowski. Le soir du jour où l'incendie dévora son magnifique palais avec la plus grande partie des richesses et des objets d'art qu'il renfermait, je me trouvai par hasard chez M. de Talleyrand lorsque le prince lui rendit visite. Aux compliments de condoléance qu'on lui adressait, il ne répondait qu'avec un sourire, roulant nonchalamment entre ses doigts une large tabatière enrichie de diamants. Il semblait que sa vanité trouvât une secrète satisfaction à paraître indifférent au malheur qui atteignait sa fortune. Il se consolait, disait-il, en pensant que la *Flore* de Canova avait pu être sauvée.

J'avais eu l'occasion de visiter son palais avant l'incendie, et sa riche collection de tableaux et de statues. Si tout, dans cette demeure, respirait le luxe héréditaire, qui est le cachet inimitable des grands seigneurs, certains détails se ressentaient de l'originalité, presque des manies du propriétaire. Cet homme, qui contemplait sans sourciller une perte de deux millions, avait des petitesses dignes d'un bourgeois. Par exemple, il tenait fort à sa cave, et ne laissait à personne le soin de la surveiller. Comme il ne pouvait y descendre lui-même, il avait eu l'idée de faire construire un grand coffre en acajou contenant le plan en relief du caveau; dans chaque case étaient rangées symétriquement de petites bouteilles en ivoire, portant l'étiquette du cru et de l'année. Avant chaque repas, le majordome apportait un plateau, et le prince choisissait les bouteilles. Celles qui n'avaient pas été servies étaient replacées dans le coffre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la place de sommelier était peu recherchée dans sa maison...

Cependant le tableau du congrès touchait à sa fin; je dus songer au retour. L'impératrice de Russie m'avait offert de me ramener jusqu'à Baden, et le prince de Talleyrand, pour utiliser mon voyage, devait me remettre des dépêches. La veille du jour fixé pour notre départ, j'étais au Grand-Théâtre, suivant d'un œil charmé le ballet de *Nina*, où la Bigotini faisait fureur, quand un bruit soudain traversa la salle comme une secousse électrique : — Napoléon a débarqué à Cannes!... — Je renonce à décrire l'étonnement, l'agitation qui s'emparèrent de la salle à cette nouvelle. Doutant encore de la vérité, je courus au palais, où je reçus de la bouche de l'Impératrice la confirmation du débarquement de l'Empereur.

Mon désir d'arriver à Paris en toute hâte ne fit que s'accroître. Je fus chercher mes dépêches et prendre congé du prince de Metternich. Il me reçut avec sa bonté ordinaire, ne paraissant nullement surpris du retour de Napoléon. « Dépêchez-vous, me dit-il; vous arriverez encore avant l'Empereur à Paris. » Le soir, en rentrant chez moi, je trouvai son nom et un billet en réponse à la demande que je lui avais faite d'emporter un souvenir de sa cordiale réception (1).

(1) Voici le billet; nous y joignons les vers du prince de Ligne, qu'il reçut dans la même occasion :

« Vous nous quittez, Isabey, et vous désirez avoir une marque de souvenir de ma

Le lendemain, j'étais en route, impatient déjà de toucher le but de mon voyage. A Strasbourg, je trouvai toutes les populations en émoi; les postillons avaient remis leurs vestes vertes, leurs boutons à l'aigle, et couvert leurs chapeaux de rubans tricolores. Partout on buvait à la santé du *père la Violette.* C'est ainsi qu'on désignait l'Empereur. Mon domestique allemand me faisait passer pour un courrier autrichien, et m'attirait des regards hostiles et la malveillance des maîtres de poste. Heureusement, nous étions en Lorraine, moi sur mon terrain : « *Hatèves donc; vé n'alleimes; vé mè ménez comme écrevisses de la Moselle.* » Cette phrase, débitée en bon patois, eut un effet magique. Le courrier autrichien devint un général français. J'arrivai à Paris à grandes guides. L'Empereur n'avait pas encore quitté Lyon.

Le surlendemain, à sept heures du matin, un valet de pied vint me quérir de la part de l'Empereur. Napoléon était aux Tuileries depuis la veille au soir. Je fus annoncé. L'Empereur était en robe de chambre de piqué blanc; il se rasait. « Eh bien, me dit-il, m'apportez-vous des nouvelles de mon fils? Je sais que vous avez fait son portrait à Vienne. Je veux le voir; il doit être plus beau que celui que vous m'avez remis à Fontainebleau. Faites-le graver immédiatement, ajouta-t-il; vous mettrez au bas : *Roi de Rome,* avec les armes de l'Empire. » Je me disposais à prendre congé quand il me fit signe de demeurer. Il me fit mille questions sur mon séjour à Vienne, sur le congrès et les plénipotentiaires; il me demanda comment j'avais appris son retour, et rit beaucoup quand je lui dis qu'à Strasbourg on buvait à la santé de *la Violette.* L'entrée du général Drouot mit fin à mon audience.

Je m'arrête ici. Mon rôle n'est pas celui de l'historien. Je ne raconterai pas ce drame si court et si émouvant qu'on appelle les Cent jours. Cette visite fut la dernière : je ne devais plus revoir l'Empereur!...

VI

Le retour des Bourbons fut signalé par une réaction inévitable en pareil cas. Isabey en reçut naturellement les atteintes,

part. Je regrette en vous l'artiste créateur, l'homme aimable : comme tel, vous êtes citoyen de tous les pays; mes vœux vous accompagnent. Vous qui d'une main habile savez si bien fixer les traits de vos amis, vous saurez également ne pas les oublier.

« METTERNICH. »

Si l'inspiration suffit
Pour exprimer et la grâce et l'esprit
Du premier grand homme en peinture,
Je dirai qu'Isabey, rival de la nature,
Dont il est un enfant chéri,
Est lui-même génie en rendant le génie
Ou d'illustres beautés que l'on adore ici;
Il fait autant d'honneur aux arts qu'à la patrie;
Et par cet impromptu je deviens peintre aussi.

MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE.

bien que les mesures de rigueur dont il fut l'objet n'émanassent pas de haut lieu, et que, dans la suite, M. le duc de Duras lui ait exprimé le déplaisir qu'elles avaient causé au roi.

Personne n'ignore que dans les premiers jours qui suivirent la seconde Restauration, le parti libéral vaincu, mais non désarmé dans ses haines, s'efforçait par tous les moyens possibles, par des pamphlets et des caricatures surtout, de détruire l'impression favorable produite sur la majeure partie de la population parisienne, par le retour des Bourbons, dont le règne inaugurait la paix. L'armée conservait un profond ressentiment de l'invasion étrangère, et rendait le gouvernement responsable de l'injure faite à notre nationalité. Des placards injurieux ne cessaient de couvrir les murs; et les vitrines des marchands de gravures, malgré le zèle de la police, regorgeaient de dessins où la famille royale et les nobles étaient tournés en dérision de la façon la plus sanglante, et souvent, il faut le dire, la plus grossière. Comme il arrive toujours en semblable circonstance, les agents subalternes poussent le zèle au delà des limites extrêmes, et s'en prennent moins aux coupables eux-mêmes qu'à ceux qui auraient pu l'être. Il suffit parfois d'avoir pu faire une chose pour être convaincu de l'avoir faite. Isabey, connu par sa facilité à reproduire les ridicules, dans un assez grand nombre de caricatures de mœurs fort innocentes qui datent du Directoire, fut soupçonné d'être le propagateur des dessins qui circulaient contre les Bourbons; accusation bien mal fondée pour qui connaissait l'homme et ses allures peu agressives. Quoi qu'il en soit, la police opéra une descente chez lui, brisa les planches du portrait du roi de Rome que l'Empereur lui avait commandées à Fontainebleau, et fit main basse sur un grand nombre de dessins exécutés pendant l'époque impériale.

Craignant que ces poursuites ne se renouvelassent et qu'on ne détruisît les épreuves du sacre dont l'œuvre n'était pas encore achevée en entier, Isabey résolut de faire un voyage en Angleterre, où le marquis d'Osmond lui promettait une brillante réception. Il emporta avec lui le dessin de *la Revue*, les portraits en pied de l'Empereur et de l'Impératrice, et tous les souvenirs qui se rattachaient à la famille de Napoléon.

Dans ce voyage entrepris à la hâte, Isabey ne fut pas accompagné par son bonheur habituel. Invité à faire le portrait du roi, il arriva au moment où la reine Caroline faisait son entrée dans Londres, et où le scandale d'une séparation publi-

que assombrissait le caractère déjà aigri du Régent. La noblesse avait quitté Londres, et le peintre, à part quelques commandes qu'il dut à la recommandation du duc de Wellington, retira peu de profit de son séjour en Angleterre (1).

Cependant, pressé par le besoin, par la crainte de rapporter en France les œuvres qu'il croyait, à tort, menacées d'une confiscation, il eut la faiblesse de s'en défaire. Les dessins originaux de *la Revüe* et du *Congrès*, *la Table des maréchaux*, exécutée à Sèvres, un grand nombre de portraits passèrent dans les mains des marchands anglais.

De retour à Paris, il trouva les esprits revenus à des dispositions plus pacifiques. Ne voulant pas, cependant, rester exposé aux éventualités d'une visite domiciliaire, désireux, d'ailleurs, de se soustraire aux inculpations qui avaient pesé sur lui, il demanda et obtint du roi une audience. Louis XVIII le reçut fort bien, et lui permit de faire imprimer chez lui les planches du *Congrès*, dont le tirage était interrompu depuis son voyage à Londres.

Cependant le peintre ne restait pas oisif. Les choses d'ailleurs tournaient mieux pour lui qu'il n'avait osé l'espérer. Les étrangers commençaient à affluer à Paris, et la nouvelle cour, rentrée dans ses charges et dans une partie de ses biens, n'était pas moins empressée que l'ancienne à visiter son atelier. Sa réputation, loin de diminuer, sembla s'accroître encore. Le roi lui commanda son portrait, et le duc et la duchesse de Berry suivirent son exemple. N'étant plus distrait par ses fonctions de dessinateur du cabinet, il se livra tout entier au public qui l'appréciait. Son petit hôtel de la rue des Trois-Frères devint le rendez-vous des hommes les plus marquants et des femmes réputées par leur esprit. On y jouait la comédie comme autrefois. Cicéri, son gendre, Thomas (2), Vernet, Gérard, formaient autour de lui une société pleine de gaieté et d'entrain. M[me] Gail, grande musicienne, était l'âme de ses concerts, qui attiraient une foule nombreuse où les plus grands noms se trouvaient mêlés à toutes les célébrités des arts. Nourrit chantait l'air de *la Création;* Martin, Elleviou, le duo de *Maison à vendre;*

(1) Entre autres portraits, il fit ceux de la famille Seymour.

(2) Thomas était fils d'un tonnelier de Nancy et camarade d'enfance d'Isabey : il eut une grande réputation comme peintre de paysage. Isabey le fit entrer en qualité de maître de dessin chez M[me] Campan, puis l'attacha à la princesse Stéphanie de Bade, auprès de laquelle il demeura longtemps. Homme d'esprit, de mœurs simples et douces, c'était un philosophe à la façon de Montaigne.

Méhul, Lesueur, Chérubini, Boïeldieu y faisaient entendre quelques motifs tirés de *Stratonice* ou de *la Dame blanche*. C'est entre l'étude (1) et les plaisirs du monde qu'Isabey passa les dernières années qui précédèrent la mort de Louis XVIII. Lorsque Charles X monta sur le trône, le comte d'Artois se souvint du petit peintre de Versailles, qui lui rappelait un passé bien éloigné et des circonstances bien différentes. Aussi, voulant prouver au peintre de Marie-Antoinette que rien n'était changé en France, ni la dynastie, ni le roi, il le réintégra dans ses fonctions de dessinateur de la chambre, et quelque temps après le nomma officier de la Légion d'honneur (2), à l'occasion du sacre.

La révolution de 1830 fit de nouveau perdre à Isabey ses fonctions; mais Louis-Philippe, pour en compenser la perte, le nomma conservateur des musées royaux, et lui donna un appartement à l'Institut qui lui fut maintenu jusqu'à sa mort.

Jusqu'à soixante-dix ans, Isabey conserva la sûreté de sa main et la netteté de son coup d'œil. Mais un jour vint où il sentit que l'âge faisait trembler ses doigts; il comprit alors qu'il fallait céder la place aux plus jeunes, sous peine de laisser derrière lui quelques-unes de ces tristes pages où les talents vieillis inscrivent les signes de leur décadence. Abdiquer à temps est un sacrifice que peu d'hommes ont le courage de faire. Ceux-là seuls se démettent sans tristesse, qui ont la conscience d'une vie laborieusement remplie, et n'ont pas vu leurs derniers jours empoisonnés par des critiques injustes, ou l'ingratitude d'une génération nouvelle.

Entouré de nombreuses affections (3), recherché dans le monde pour son esprit fin et anecdotique, et estimé pour son tact et sa rare discrétion, Isabey passa les dernières années de sa vie dans une vieillesse exempte de toute infirmité. Peu à peu il vit disparaître autour de lui ses contemporains. Quand ses hôtes habituels de Pontchartrain et de Saint-Martin d'Ablois (4) lui firent défaut, il sentit que son tour viendrait bientôt; mais

(1) Il fit aussi à cette époque un voyage en Italie : son album a été lithographié.

(2) Il était chevalier de l'ordre depuis la création.

(3) Sa famille était nombreuse. Il avait eu de Mlle de Saliennes cinq enfants, trois filles et deux garçons. L'aîné fut tué dans la campagne de 1815; le second, Eugène Isabey, est resté pour continuer, sous une autre forme, la réputation de son père. De son second mariage avec Mlle Eugénie Maystre, il eut une fille, aujourd'hui Mme Maxime Wey.

(4) La marquise de Talhouet et la marquise d'Osmond.

son humeur n'en fut pas altérée. Il aimait la jeunesse et avait l'art de s'en faire écouter. Obligeant par nature, reconnaissant envers la fortune du constant bonheur qu'elle lui avait prodigué, il sembla prendre à tâche de rendre aux autres ce que le hasard lui avait donné. Il ne fut pas de l'Institut, ce fut là peut-être son seul chagrin; mais quand il se plaignait du refus de ce corps exclusif qui circonscrit l'art dans des limites arbitraires et refuse d'admettre Decamps et Meissonier, sous prétexte qu'ils sont des peintres *de genre*, Lemercier avait coutume de le consoler en lui disant : « Ne crie pas si haut, car tu apprendrais au monde entier que tu n'en es pas. »

La protection que Napoléon III étendit sur lui jusqu'à sa mort (1) sembla donner à sa vieillesse une nouvelle verdeur. Quelques jours avant sa dernière maladie, il assistait encore à une revue des Tuileries, et, avec une sorte de pressentiment, recommandait sa famille à la bonté de l'Empereur.

Il mourut, ou plutôt s'éteignit, le 18 avril 1855, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

VII

Il est donné à bien peu d'hommes d'échapper à l'influence de ceux qui les ont précédés; si quelques natures privilégiées parviennent un jour à se dégager des règles de l'école, ce n'est guère au commencement de leur route qu'ils découvrent les sentiers détournés par lesquels s'échappe leur originalité. Aussi, bien que par la suite Isabey ait imprimé à ses œuvres un cachet qui leur est propre, accepta-t-il, sans les discuter dans l'origine, les principes de ses premiers maîtres. En étudiant ceux-ci, nous serons mieux fixés sur le point de départ de son talent.

La miniature fut une des branches les plus cultivées de la peinture pendant la Renaissance, sous les règnes des Valois et de Louis XIII; ses origines sont fort anciennes. Il serait difficile, ou du moins fort long, de remonter à ses sources, et de déterminer les différents modes qu'elle a successivement affectés avant d'arriver au degré de perfection qui nous est connu. Cette histoire mériterait cependant d'être faite. Depuis que le

(1) L'Empereur le nomma, en 1854, commandeur de la Légion d'honneur.

goût public nous porte de préférence à la recherche des choses du passé, à l'étude raisonnée des différentes branches des beaux-arts, nous nous apercevons qu'il existe encore bien des lacunes à combler dans leur histoire. On regrette de ne pas avoir des renseignements plus précis sur la vie et les œuvres de ces artistes ingénieux et patients qui ont occupé un rang modeste, mais actif, dans les besoins et les mœurs du dernier siècle. On peut dire qu'il n'y a pas d'infiniment petits en fait de peinture; si les bons sonnets valent de longs poëmes, pourquoi les bonnes miniatures ne vaudraient-elles pas de grands tableaux? Que l'artiste trempe son pinceau dans l'huile ou dans l'eau, qu'importe le procédé? La matière qu'il emploie n'implique pas davantage le talent du peintre que l'encre le style de l'écrivain. Cette vérité, qui a fini par prévaloir dans une certaine mesure, n'a pas toujours été reconnue; la miniature a longtemps passé pour le produit d'un genre très-inférieur; aujourd'hui encore elle n'attire que secondairement l'attention publique; c'est ce qui explique, en grande partie, le silence qui règne autour de certains noms fort en vogue dans le cours du XVIIIe siècle. C'est à peine si dans *le Mercure*, dans les comptes rendus de Grimm et de Diderot, on aperçoit la trace de l'impression produite par ces artistes dont les œuvres étaient cependant dans toutes les mains.

Comme les miniaturistes n'ont pris l'habitude de signer leurs ouvrages que vers la fin du règne de Louis XV, c'est à partir de cette époque seulement qu'on peut préciser avec quelque certitude la marche qu'ils ont suivie (1).

Si nous remontons vers l'année 1720, parmi les peintres miniaturistes qui figurèrent avec éclat à la cour du Régent, nous trouvons en première ligne Klingstet et Arlaud. Klingstet ou Clinchetet, comme l'écrivent les poëtes, dut sa fortune moins à son talent qu'au choix licencieux de ses sujets et à la liberté de son imagination. Avec plus de finesse et de décence dans le pinceau, Arlaud ne fut pas moins apprécié du prince qui avait ses heures de sobriété et de bon goût. La réputation du peintre génevois s'étendit même en Angleterre, où Horace Walpole nous apprend qu'il peignit Marlborough (2).

(1) M. Mantz, dans une étude publiée par *l'Artiste* (article du 7 mars 1858), a cherché à combler la lacune que nous signalons. Espérons qu'il ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et que ses premières recherches, fort intéressantes pour les amateurs, deviendront la base d'un travail plus complet et plus étendu.

(2) Horace Walpole, *Anecdotes of paintings*, etc.

Vers la même époque parut une femme dont les pastels ont fait oublier un peu trop les miniatures : nous voulons parler de la Rosalba. L'habile Vénitienne mérite d'occuper un place particulière parmi les artistes contemporains, ne fût-ce que par la franchise de son style, la hardiesse de sa touche et l'harmonie tout aérienne de ses couleurs (1).

A sa suite se pressent une foule de noms parmi lesquels nous n'avons que l'embarras du choix. C'est Venevault, dont Diderot s'occupe dans son Salon de 1767 : il est vrai que c'est pour en dire beaucoup de mal; c'est Massé, graveur et peintre ; Charlier, qu'on peut nommer le Boucher de la miniature; Garaud, Darmancourt, et tant d'autres, tous membres de l'Académie de Saint-Luc, dont les œuvres sont éparpillées dans les cabinets de quelques amateurs. Certes, si ce n'est pas le plus beau temps de la miniature, au moins en est-ce le plus fécond. Parallèlement à l'école de Lemoyne, de Natoire, de Boucher, de Nattier, marche une véritable armée de miniaturistes qui popularisent par la gouache ou le lavis les types consacrés par le goût du jour. Mais, en se traînant à la remorque des peintres à l'huile, les miniaturistes du règne de Louis XV perdent en partie cette originalité qu'on aime à rencontrer chez les maîtres de l'époque de Louis XIII. Tous ces portraits poudrés, enrubanés, qui tiennent le masque ou la houlette, se ressemblent par leurs défauts. C'est la même tendance à l'afféterie, la même mollesse et la même indécision dans la touche, un pointillé qui trahit la patience plutôt que la finesse, et, par-dessus tout, une absence capitale de proportion dans la composition, jointe à des fautes de dessin dans l'agencement du corps.

Sous Louis XVI, la miniature ne cesse pas d'être en faveur. Princes et princesses, grands seigneurs et prélats, financiers et comédiennes, tous veulent avoir ces médaillons précieux dont on orne les tabatières, les étuis, les mille futilités de la mode. C'est la monnaie courante des cadeaux; c'est le gage charmant de ces amours faciles dont Richelieu montrait la liste; c'est plus souvent encore le dernier héritage d'une main mourante légué au culte des souvenirs domestiques.

Les encouragements ne manquaient pas aux artistes; ils partaient du trône même. Ce que Marie-Antoinette, le roi, le comte d'Artois, ont commandé de portraits est immense. Il n'est pas un peintre un peu en renom qui ne prenne le titre

(1) Mariette, t. I.

de peintre de la reine. Le Génevois Vincent, La Chaussée, Campana, Musson, Villers, Hall, Dumont, Bourdier, Sicardi, ont tour à tour reproduit ses traits. Si dans ce nombre il s'en trouve qui ne méritaient guère cet honneur, au moins peut-on dire que les faveurs royales indistinctement répandues eurent pour résultat de développer quelques vrais talents. Hall et Sicardi laissent loin derrière eux leurs prédécesseurs et leurs rivaux. Ils ont fait école.

La réputation de Hall commence au Salon de 1769. *Le Mercure* le compare à Van-Dyck, et Diderot lui-même est obligé de compter avec lui. Pendant que Sicardi représente l'école jusqu'alors prédominante, Hall s'écarte de la vieille méthode qui cherchait ses effets dans le pointillé et l'harmonie fondue des couleurs. Il procède tout différemment. S'inspirant de la touche capricieuse de Reynolds et des maîtres anglais, il conçoit ses portraits d'un seul jet; sa couleur est pure, limpide; il a la science de l'effet, sachant habilement négliger certains détails, principalement les parties pleines de la figure, pour faire valoir davantage les points essentiels de la physionomie. Comme M. Mantz le fait remarquer dans son judicieux travail, Hall offre des qualités toutes flamandes, et ce n'était pas sans raison que *le Mercure* le comparait à Van-Dyck. Il a l'ampleur de ce maître, quelque chose de hardi qui accuse une main ferme, ennemie du tâtonnement et des ficelles du métier. Il est regrettable que cette manière large et vigoureuse n'ait pas prévalu sur la méthode du fini et du pointillé. Mme Herbelin, de nos jours, est la seule qui puisse donner une idée du procédé de Hall, et qui soit arrivée à une heureuse fusion des qualités inhérentes aux deux écoles.

Hall, Sicardi et Dumont étaient donc, vers 1789, les représentants les plus distingués de l'art de la miniature. Mais avec la Révolution finit pour ainsi dire leur rôle. Hall meurt en 1793, et la réputation de ses deux rivaux survit peu à la dispersion de la société élégante dont ils avaient été les fidèles interprètes. Isabey, élève de Girardet et de Dumont, appartient incontestablement par ses premiers maîtres à l'école du XVIIIe siècle, dont il paraît avoir adopté les procédés. Comme nous ne connaissons malheureusement pas de miniature authentique qu'on puisse faire remonter à l'époque qui précède 1789, il nous est difficile d'apprécier le degré de mérite auquel il était déjà parvenu. Ce n'est que dans les portraits qu'il fit pendant la Révolution, dans les nombreux dessins qu'il exécuta soit au crayon, soit

à la manière noire, concurremment avec Brookshaw, Smith et Murphy, que nous trouvons les traces de l'influence que ces maîtres semblent avoir exercée un instant sur lui. La manière de Hall est moins sensible que celle de Dumont, bien qu'il se rapprochât parfois du premier par la hardiesse avec laquelle sont jetées les têtes, par la finesse du regard, le modelé des chairs, le naturel des cheveux et surtout ce procédé de touches juxtaposées, peu fondues, qui donnent aux miniatures de Hall l'apparence d'aquarelles.

D'après l'âge d'Isabey, à l'époque de ses débuts, il n'est guère présumable qu'il ait eu de bien fréquentes relations avec ces hommes qui le dominaient alors de toute la hauteur d'une réputation déjà faite. Nous voyons bientôt le jeune élève de David chercher dans des études plus sérieuses une voie nouvelle, et y puiser cette force et cette souplesse de talent qui a souvent manqué aux peintres légers et gracieux qui l'ont précédé.

Nous avons vu comment Isabey se décida à abandonner les études de la grande peinture pour s'attacher exclusivement à la miniature: ce fut une heureuse inspiration; elle le fit sortir à temps d'une école condamnée à l'impuissance, et qui ne pouvait le mener qu'à se traîner, plus ou moins honorablement, à la suite des Vincent, des Renault ou des Boilly.

Le moment n'était pas heureux, il faut l'avouer, pour se consacrer aux beaux-arts. Les révolutions, surtout quand elles ont un caractère profondément social, ne sont guère propices aux œuvres d'imagination qui vivent plus de luxe et d'encouragement que de cette inspiration fiévreuse qui est le résultat des convictions politiques. Dans son tourbillon rapide, la tempête avait emporté le goût des choses d'art, avec toutes les élégances et toutes les distinctions de la société brillante qui personnifiait le XVIII[e] siècle. C'en était fait de la grâce de Boucher, de la touche spirituelle et lumineuse des Watteau, des Chardin. Le temps avait effacé le dernier sourire de la Pompadour, et les amours se cachaient tristement dans les boudoirs déserts de Choisy et de Trianon. La réaction enveloppait dans la même proscription la noblesse et ses peintres. Aux idées nouvelles il fallait des interprètes nouveaux: David et son école réussirent en flattant les tendances populaires. Substituer aux compositions gracieuses des maîtres faciles et relâchés de l'école française les principes corrects du dessin anatomique, rétablir le culte de l'antiquité, et faire revivre les traditions abandonnées de l'art

grec, en un mot, mettre la révolution dans la peinture, n'était-ce pas le moyen de réussir à une époque où les noms de Brutus et de Caton, où les mots de patrie et de liberté étaient les seules inspirations permises? Mais en se jetant ainsi dans une voie exclusive où lui seul était capable de se maintenir par son incontestable talent, David créa une école qui ne pouvait survivre aux causes accidentelles qui l'avaient produite. Cependant quels qu'aient été ses défauts, on ne peut nier que cette école n'ait rendu des services; n'eût-elle eu pour unique effet que d'avoir reporté les esprits vers l'étude du beau et des sources immortelles de l'art, en les passionnant, comme M. de Chateaubriand a ranimé avec *le Génie du christianisme* les idées religieuses et le goût de la saine littérature, nous devrions encore lui savoir gré de ses efforts, tout en déplorant l'espèce de servilité qu'elle imposait à ses adeptes, et la compression que David exerça sur l'esprit de la génération nouvelle. Il faut tenir compte aussi aux peintres de 1795 des difficultés pratiques en face desquelles ils se trouvaient placés à leur début dans la carrière des arts. En 1789, l'École des beaux-arts, le musée du Louvre n'existaient pas encore; les jeunes élèves qui voulaient s'inspirer aux sources des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ou de la peinture italienne, n'avaient pas ces nombreuses galeries, ces riches collections que la munificence de l'État, ou la générosité des particuliers, mettent à la disposition des amateurs d'aujourd'hui. Ceux qui n'étaient point assez riches pour voyager n'avaient pour toutes ressources que la galerie de Rubens, et quelques tableaux de la collection royale déposés au Luxembourg (1), les œuvres de Lesueur formant la vie de saint Bruno, au couvent de la Chartreuse, et les peintures de Lebrun dans les salons des Muses et de l'Amour à l'hôtel Lambert. C'était bien peu; et si l'on considère que tous les chefs-d'œuvre des écoles italiennes et flamandes disséminés dans les châteaux royaux, dans des collections privées, échappaient pour la plupart à l'admiration du public, il ne paraîtra pas surprenant que, privés de ces éléments d'observation, de comparaison et d'étude, les artistes de cette époque aient perdu dans des tâtonnements infructueux une partie des facultés qu'aurait sans doute développées une plus grande fréquentation avec les grands maîtres.

C'est dans ces circonstances, cependant, qu'Isabey parvint à

(1) Ces tableaux formèrent le premier noyau de la galerie du Louvre.

se créer une situation exceptionnelle, et à s'affranchir, dans une certaine mesure, du cercle étroit où se mouvait la peinture classique. Ce n'est pas qu'il se montrât encore complétement indépendant, et qu'il devinât à l'avance le rôle que la fantaisie et l'imagination allaient jouer quelque vingt ans plus tard, sous l'influence de la littérature étrangère et de l'école romantique. Mais on peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'il fut toujours en avant plutôt qu'en deçà du goût public. La plupart des compositions qu'il exécuta depuis 1792 jusqu'à 1804 dénotent des qualités essentiellement modernes; si, par la finesse de sa touche, l'esprit de son crayon, il appartient à l'école des petits maîtres de la fin du règne de Louis XVI, il est tout à fait de ce siècle par le goût et le sentiment de ses personnages : il fut un des premiers à mettre en vogue, avec Malet, Revoil et Granet, cette série de dessins *moyen âge* qui correspond en peinture à l'école littéraire dont Baour-Lormian était le barde alors applaudi. Ce n'était ni une grande audace de sa part, ni un grand progrès en fait d'art; mais tous ces sujets dictés par un sentiment plus moderne devaient servir de transition entre la peinture classique dont on commençait à se lasser, et la peinture de genre, comme la traduction d'Ossian et les œuvres de Chateaubriand étaient un acheminement vers le mouvement littéraire qui marqua les premières années de la Restauration. C'est à ce titre seulement que nous enregistrons ces tentatives de romantisme anticipé. Futiles en apparence, elles étaient les signes non équivoques d'un réveil de l'imagination et d'un retour aux sources naturelles où doit puiser l'inspiration.

Ce qui contribua le plus, vers 1796, à classer Isabey parmi les peintres en renom fut son beau dessin de *la Barque*, qui parut à une exposition dans le salon de Mme Lebrun, et qui eut parmi les artistes et les amateurs une popularité très-méritée. Les gravures anglaises dites *à la manière noire*, exécutées d'après les tableaux de Reynolds et de Gainsborough, commençaient alors à s'introduire en France; elles avaient donné à Isabey l'idée d'imiter le même procédé. Les deux premiers dessins qu'il exposa furent *le Départ pour l'armée* et *le Retour du soldat*, 1794. L'année suivante parut *la Barque*. Le peintre s'est représenté lui-même, les rames à la main; à l'arrière du bateau est assise sa jeune femme, entourée de ses trois enfants; le plus jeune est couché sur ses genoux, tandis que les deux autres se groupent autour d'elle dans des attitudes pleines de

grâce et de naïveté. Le paysage, noyé dans une teinte fondue, mêlée de clair obscur, fait ressortir les premiers plans. Il règne dans l'ensemble de cette composition une poésie remplie de charme et de fraîcheur. On sent l'homme heureux, se laissant aller doucement à la dérive, dans la contemplation de son bonheur domestique; aussi le tableau réussit-il par le contraste habile qu'il offrait avec les mœurs du jour. Peindre le calme de la vie de famille au sortir de la terreur, c'était aller au devant des secrètes aspirations de chacun, et faire luire au milieu de l'orage comme un rayon consolateur des affections légitimes et bénies.

Vers la même époque, Isabey exécuta plusieurs portraits dus au même procédé; dans le nombre, on doit citer ceux d'Hubert-Robert, peintre de paysage, du baron Denon, du député Goujon, des docteurs Duchanoy et Bourdois.

L'œuvre d'Isabey peut se diviser en trois groupes principaux : le premier comprend les dessins et portraits que nous venons de mentionner, ainsi qu'un grand nombre de lithographies (1) et de caricatures qui parurent sous le Directoire. Le second renferme les traits à la mine de plomb, à l'estompe, les dessins à la sépia et les grandes aquarelles dessinées pour les fêtes du sacre et pour la décoration de l'Opéra. Dans le troisième groupe enfin, nous ferons entrer toutes les miniatures, depuis les portraits jusqu'au grand tableau qui représente l'escalier du Louvre.

Parmi les dessins à la sépia, les plus remarquables sont ceux du *général Bonaparte à la Malmaison*, *la Revue consulaire;* les dessins originaux du sacre qui figurent au musée des Souverains, ceux du congrès, et les portraits en pied de l'Empereur et de l'impératrice Marie-Louise, gravés par Micou (2).

Il serait fort difficile de donner le catalogue des nombreuses miniatures d'Isabey. Les plus belles sont dispersées dans toutes les cours de l'Europe. Il n'est pas un souverain, pas une des grandes familles de l'Empire qui n'aient en leur possession quelque souvenir de ce pinceau fécond qui conserva jusqu'au dernier jour la fraîcheur du coloris et la grâce de l'imagination. Parmi les miniatures que le peintre estimait lui-même comme

(1) Voyage en Normandie. — Voyage en Italie.

(2) On peut citer encore les portraits des ducs de Berry, d'Angoulême et de Louis XVIII, gravés par Debucourt.

les meilleures, nous lui avons entendu souvent citer le portrait d'un menuisier fait en 1794, ceux des frères Masippe qu'on a pu voir à l'exposition de la salle Bonne-Nouvelle en 1847, et ceux de Mme Isabey mère et de M. Bauché.

Indépendamment des miniatures de moyenne grandeur, Isabey a exécuté deux ouvrages importants, dont l'un est resté la propriété du musée de Paris, et dont l'autre, vendu en Angleterre en 1815, a rapporté, dit-on, à son heureux acquéreur des sommes fabuleuses : nous voulons parler de *l'Escalier du Louvre* et de *la Table des maréchaux.*

Nous ne pouvons malheureusement rien dire au sujet de cette dernière œuvre; nous savons seulement qu'elle fut exécutée à Sèvres par l'artiste lui-même, et qu'elle passa, aux yeux de tous ceux qui l'ont vue, pour un prodige de finesse et de goût.

L'Escalier du Louvre est devenu un document d'autant plus précieux que le beau travail de Percier et de Fontaine a complétement disparu dans la reconstruction du Musée. Isabey, frappé de la grandeur du monument que venaient d'achever ses deux amis, avait eu l'idée d'en faire le cadre d'un tableau de chevalet, et d'y placer des personnages en pied, entre autres un Turc, dont le costume lui avait été donné par Talma. Cette miniature, haute de 85 centimètres, sur une largeur de 64 centimètres, est datée de 1817, et marque le point culminant du talent d'Isabey. Personne avant lui n'avait osé concevoir une miniature dans des proportions pareilles. Il fallait la hardiesse d'une main éprouvée pour l'entreprendre, et les éminentes qualités du peintre pour réussir. Quand on examine avec attention ce tableau, où la vigueur du coloris ne nuit en rien à la perfection du dessin, on est frappé des difficultés que l'artiste eut à surmonter, et émerveillé des ressources que peut offrir cette peinture à l'eau si dédaignée.

Aujourd'hui que nous sommes familiarisés avec l'aquarelle, nous ne pouvons apprécier au juste le degré de faveur qu'obtint, au commencement du siècle, l'introduction de ce genre qui avait déjà acquis chez les Anglais un degré de supériorité qu'il est loin d'avoir perdu encore. L'aquarelle proprement dite avait été, en effet, peu employée au dernier siècle; dans les œuvres de Moreau, de Blaremberg, de Fragonard, la gouache prédomine; quant à la miniature, à l'exception de quelques compositions sur vélin, elle n'avait jamais abordé des sujets d'une certaine dimension; le parchemin et l'ivoire, seules ma-

tières dont on se servît, s'y opposaient. Isabey, un des premiers, transporta la peinture sur carton : cette matière, tout en laissant à l'artiste la faculté de donner à ses œuvres le fini qui convient aux figures, lui permettait d'être plus large et plus hardi dans sa touche, de varier ses accessoires, ses fonds, et de faire naître aussi, dans les grandes compositions, ce charme qui naît de l'opposition des procédés (1).

Autour de ces œuvres capitales, dont nous avons sommairement énuméré les plus marquantes, se groupe une série d'ouvrages secondaires, de traits au crayon rehaussés d'aquarelle, et de portraits à l'estompe qui sont, à nos yeux, l'expression la plus haute de l'individualité du peintre. On regrette vraiment, en parcourant la collection si variée des Moreau, des Cochin, des Granet, des Boissieu, de ne pas rencontrer quelques échantillons de cette manière d'Isabey ; elle marque une filiation trop complète avec les peintres du dernier siècle pour ne pas faire une lacune sensible dans le catalogue du Musée.

La plupart de ces portraits au crayon ou à la sépia datent du Directoire et de l'Empire. Quelques-uns, entre autres le portrait de David (2), remontent plus haut encore. Ils se reconnaissent facilement par des signes caractéristiques qui tiennent aux modes du temps. C'est ainsi qu'on remarque une certaine exagération dans la grandeur des yeux, *ces coups de vent* dans la chevelure que l'art du peintre ne parvenait pas toujours à rendre naturels ; enfin, sous la Restauration, un léger abus des voiles dont l'artiste se plaisait à entourer le visage et les épaules de ses modèles.

On peut juger, par l'exposé rapide que nous avons fait des différents genres dans lesquels s'est exercé Isabey, de l'universalité de ses connaissances et de la diversité de ses aptitudes.

Il ne saurait entrer dans notre intention de rabaisser le mérite d'Augustin, de Saint, de Thouron-Fragonard, de Perrin, de Guérin, dont quelques œuvres, entre autres le *Kléber* de J. Guérin, témoignent d'une grande habileté pratique. Nous conviendrions même volontiers que beaucoup de miniatures de Saint et d'Augustin peuvent soutenir la comparaison avec celles

(1) Nous croyons devoir appuyer sur cette partie toute technique du travail d'Isabey, car elle est importante dans l'histoire de la miniature moderne.

(2) La plupart de ces dessins sont restés dans la famille d'Isabey. Nous trouvons parmi les plus remarquables ceux de M[mes] de Staël, Tallien, Sophie Gay, l'impératrice Joséphine, M[lle] Mars, etc. ; ceux du prince de Ligne, de Talleyrand, de Metternich, de Grétry, sont d'une finesse qui n'a jamais été dépassée.

d'Isabey, et peut-être l'emporter sous le rapport de la vigueur et du fini; mais, tandis que praticiens habiles, copistes fidèles, ces maîtres restaient circonscrits, par la nature même de leur talent, dans les limites de la miniature proprement dite et dans l'imitation de l'ancienne école, Isabey s'appropriait toutes les branches des beaux-arts, et communiquait à ses œuvres cette verve qui imprime une nouvelle jeunesse aux plus vieilles méthodes. La souplesse de son esprit lui permettait d'embrasser à la fois les ouvrages les plus disparates, et de quitter le pinceau du miniaturiste pour le crayon du paysagiste ou la brosse du décorateur. Nature essentiellement féconde, poussée à produire et à inventer, il étendit le champ de ces productions légères dont l'unique charme réside dans le style, c'est-à-dire dans l'homme lui-même. C'est dans ces fantaisies improvisées, dans ces esquisses rapides où l'artiste saisit au vol l'esprit d'un regard, la finesse d'un sourire, le caractère d'une physionomie, qu'Isabey a mis le véritable cachet de son originalité : là est le secret de sa longue popularité; là aussi le gage de l'estime durable que feront de ses œuvres tous ceux qui voient dans l'art de peindre autre chose que la reproduction de la nature. L'intérêt des portraits s'efface en effet avec les modèles; leur principale valeur, c'est leur actualité. Supprimez le culte des souvenirs, et vous verrez disparaître successivement toutes ces toiles superbes qui occupaient la place d'honneur dans le salon de famille; le temps n'est plus aux aïeux! A quelle condition donc les portraits pourront-ils échapper à cette ingratitude de la seconde génération, et survivre à ceux qui ne sont plus? à cette condition seule qu'ils auront, en dehors de leur mérite d'exécution et de ressemblance, quelque chose de vivant, de passionné, nous dirions volontiers quelque chose d'humain qui les rattache à la grande famille des créations de l'intelligence.

Paris. — Typographie E. Panckoucke et Cie, quai Voltaire, 13.

